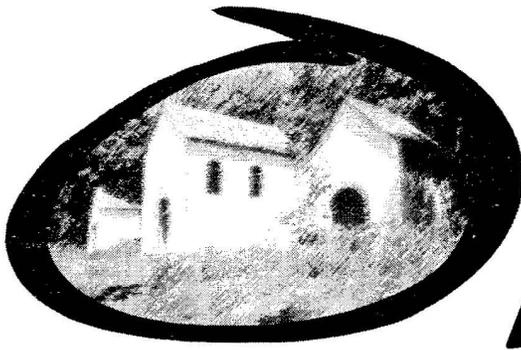


5\$

Revue fondée en 1986



Okami

Journal de la Société d'histoire d'Oka

Volume XVIII

Numéro 2

Automne 2003

Oka, au temps des professeurs...



L'Institut agricole d'Oka

Société d'histoire d'Oka

183, rue des Anges
Oka, Qc J0N 1E0

Conseil d'administration

Présidente

Réjeanne Cyr-Bernard
137, rue Saint-Jean-Baptiste
Oka, Qc J0N 1E0
(450) 479-8556
prbernard@videotron.ca

Vice-président

Marc Bérubé
325, rang l'Annonciation
Oka, Qc J0N 1E0
(450) 479-6114

Secrétaire

Rosemarie Bélisle
345, rang l'Annonciation
Oka, Qc J0N 1E0
(450) 479-6686
rosemarie.belisle@sympatico.ca

Trésorier

Romain Proulx
45, rue Des Cèdres
Oka, Qc J0N 1E0
(450) 479-8487

Administrateurs

Pierre Bernard
137, rue Saint-Jean-Baptiste
Oka, Qc J0N 1E0
(450) 479-8556

Ubaldo Lacroix
27, rue Saint-André
Oka, Qc J0N 1E0
(450) 479-8226

Pierre Dupuis
229, rue Saint-Michel
Oka, Qc J0N 1E0
(450) 479-6777

Rédaction

Rosemarie Bélisle
Réjeanne Cyr-Bernard
Louis-Marie Turcotte o.c.s.o.
Marc Bérubé
Pierre Bernard

Éditique

Télé-Bureau
1615, rang du Domaine
Saint-Joseph-du-Lac, Qc J0N 1M0

Impression numérique

CopiePRO
64, rue Turgeon
Sainte-Thérèse, Qc
(450) 434-2644

Okami

paraît trois fois l'an et est tiré à 175 exemplaires

ISSN 0835-5770

Dépôt légal : Bibliothèque nationale du Canada
Bibliothèque nationale du Québec

Le contenu de cette publication peut être reproduit
avec mention de la source. Les textes n'engagent
que la responsabilité de l'auteur.

La Société d'histoire d'Oka est membre de la
Fédération des Sociétés d'histoire du Québec

Sommaire

Avant-propos	3
Oka, au temps des professeurs...	
Rosemarie Bélisle	4
Antoine Lamontagne	5
Firmin Létourneau	6
Aimé Gagnon	8
Charles-Arthur Fontaine	9
<i>Mes souvenirs...</i>	
Gaby Fontaine	10
Henri C. Bois	12
Roland Fournier	13
<i>Doriphoradécemlinéatasay</i>	
Mireille Fournier	14
Gustave Toupin	16
<i>La fermeture de l'Institut agricole d'Oka</i>	
Louis et Lambert Toupin	18
Adhémar Gratton	19
Jose Maria Rosell	20
Paul-Henri Vézina	22
Claude Vézina	22
<i>Paul-Henri Vézina et la Caisse populaire d'Oka</i>	
Marc Sévigny	23
François Lévesque	24
<i>Les filles du docteur Lévesque...</i>	
Renée et Marie-Josée Lévesque	25
L'Institut agricole d'Oka – Rappel historique	28

Photo de la page couverture

Cet immeuble, qui loge aujourd'hui
l'École secondaire d'Oka,
était autrefois l'Institut agricole d'Oka.

Derrière se trouve un plus petit bâtiment de brique pâle
qui était autrefois l'École de médecine vétérinaire d'Oka.

La photo, tirée des archives de l'Institut agricole d'Oka
a été prise dans les années 50.



Avant-propos

Voici un numéro thématique, entièrement consacré aux agronomes et médecins vétérinaires qui ont enseigné à l'Institut agricole d'Oka et qui ont vécu à Oka entre 1920 et 1960.



Certains font une première entrée dans les pages d'Okami tandis que d'autres y ont déjà figuré — tels Firmin Létourneau et Paul-Henri Vézina — mais cette fois, nous les avons rassemblés de manière à recréer un peu la société qu'ils formaient, les liens qui les unissaient et le fil conducteur qui relie leur action sociale à Oka.

Le « temps des professeurs » nous ramène à l'époque, pas si lointaine, où le Québec était principalement rural et agricole. Au fil des pages, vous verrez naître l'Union des producteurs agricoles et l'Ordre des agronomes du Québec, vous assisterez à l'avènement de la production laitière à grande échelle, de la lutte antiparasitaire, de l'utilisation des engrais chimiques, et vous verrez l'industrie du poulet barbecue s'implanter au Québec et le yogourt en Amérique du Nord. À cette époque, Oka jouissait d'un rayonnement immense.

**« Les agronomes avaient une âme de missionnaire...
Ils arrivaient après la première vague des défricheurs
et des colons pour mettre leurs connaissances
et leurs techniques au service des agriculteurs. »**

Noël Pominville

Le « temps des professeurs » nous ramène aussi à l'époque, pas si lointaine, où une même foi nous animait tous et donnait un sens à notre vie. Vous verrez donc, au fil des pages, des agronomes et des vétérinaires qui se sentent porteurs d'une mission, qui travaillent sans relâche et qui consacrent leur peu de temps libre à l'amélioration de la vie communautaire : mise sur pied de la commission scolaire, fondation de la Caisse populaire, organisation des loisirs.

Les professeurs vivaient bien, ils avaient de belles maisons, une vie sociale active, des domestiques, des enfants qui faisaient de belles études... Nous pensions recréer une époque dorée, nous avons découvert une suite de tragédies...

Voici le tableau impressionniste d'une époque emportée par la Révolution tranquille. C'était hier encore...

**Rosemarie Bélisle
La Rédactrice**



Oka, au temps des professeurs...

Rosemarie Bélisle

De 1920 à 1960, une vingtaine de professeurs laïques de l'Institut agricole d'Oka se sont établis dans notre village. Agronomes pour la plupart, auxquels il faut ajouter quelques médecins vétérinaires, ils se sont intégrés à la vie d'Oka, se sont construits des maisons, ont envoyé leurs enfants à l'école, ont fait affaires avec les commerçants locaux, et ont participé activement à la vie communautaire et aux activités de loisirs. **Firmin Létourneau, Gustave Toupin, Paul-Henri Vézina, Charles-Arthur Fontaine, Aimé Gagnon, François Lévesque, Antoine Lamontagne...** voilà autant de noms dont on trouve encore la trace, tantôt sur un immeuble, tantôt sur une ferme, ou tout simplement dans le bottin téléphonique, car dans bien des cas, leurs enfants et petits-enfants vivent toujours à Oka. Nous tentons aujourd'hui de recréer un peu ce « temps des professeurs ».

Nous avons choisi comme fil conducteur principal les maisons que les professeurs ont occupées ou construites, et nous vous proposons une sorte de visite guidée dans les rues d'Oka. Les maisons des professeurs sont nombreuses... nous en avons retenu dix-huit, que nous avons photographiées, et que nous habillerons d'un peu d'histoire.

Mais pour faire revivre une époque, quoi de mieux que les récits de ceux qui l'ont vécue? Nous sommes donc partis à la chasse aux souvenirs. **Ubaldo Lacroix, Romain Proulx et Armand Masson** nous ont raconté leurs souvenirs de jeunes Okois observant de l'extérieur ce monde un peu étrange dans lequel évoluaient les professeurs, et les femmes de professeurs.

Nous vous proposons une sorte de visite guidée dans les rues d'Oka...

D'entrée de jeu, on constate qu'il s'agit pour la plupart de belles résidences, qui traduisent à elles seules le confort et la prospérité qui régnaient à Oka « au temps des professeurs ». Pour mettre un visage sur les occupants de ces maisons, nous disposons d'un outil précieux : le livre souvenir paru en 1943 à l'occasion du cinquantième anniversaire de l'Institut agricole d'Oka, un ouvrage intitulé *L'Institut d'Oka Cinquantenaire 1893-1943*, entièrement rédigé par le Père **Louis-Marie Lalonde, o.c.s.o.**, éminent botaniste, diplômé de Harvard, qui a lui-même été professeur à l'Institut pendant quarante ans. C'est dans ce livre que nous avons pris l'essentiel de nos photos de professeurs et repiqué tous les propos alertes, pétillants d'humour et d'intelligence, que vous lirez dans les pages qui suivent et qui portent la signature du Père Louis-Marie.

Mais nos informateurs principaux ont été les enfants des professeurs qui ont généreusement accepté de nous faire part de leurs souvenirs de jeunesse et nous ont même parfois donné accès à leurs photos de famille. Nous sommes particulièrement reconnaissants à **Lambert Toupin, Gaby Fontaine, Mireille Fournier** ainsi qu'à **Renée et Marie-Josée Lévesque**, et nous les remercions de tout cœur.

Un collage impressionniste

Le résultat de ce travail est une sorte de collage impressionniste. Dans les pages qui suivent, on trouvera, un peu en vrac, des photos, des descriptions de maisons, des résumés biographiques, des citations, le tout entrecoupé de témoignages plus longs. Nous nous sommes inspirés des peintres pointillistes... souhaitons que de la juxtaposition de toutes ces taches de couleur se dégage peu à peu un tableau d'époque : celui d'Oka, au temps des professeurs...

Antoine Lamontagne

19, rue Notre-Dame

*Cette élégante maison, qui ne ressemble à aucune autre, a été construite en 1934 par le professeur **Antoine Lamontagne**.*

Le professeur Lamontagne avait une formation d'ingénieur et a dessiné lui-même les plans de sa maison. Il y a vécu jusqu'à sa mort en 1956. La maison a alors été léguée à son fils Hubert.



« C'est à cette époque, semble-t-il, qu'on substitua à la politique des vieux professeurs de carrière, qu'on emprunte pour un temps limité et qui nous forcent à tout recommencer en quittant prématurément, la politique des jeunes professeurs, bacheliers de l'Institut, que l'on forme sur place avec le temps et quelques stages de perfectionnement à l'étranger... En 1916, monsieur **Firmin Létourneau** devient professeur de pathologie végétale, d'entomologie et de zoologie; en 1918, on s'assure les services de monsieur **Charles-Arthur Fontaine** qui professera d'abord la physique et l'économie rurale... Monsieur **Antoine Lamontagne**, qui devait se tailler une belle carrière dans l'enseignement de la physique... débuta en 1919, comme titulaire des chaires de mathématiques et de dessin. Il a d'ailleurs conservé le dessin jusqu'à ce jour... »

Louis-Marie Lalonde, o.c.s.o.



Antoine Lamontagne

« C'était une maison unifamiliale, mais immense... tellement grande qu'aujourd'hui il y a trois logements... Et d'une construction très, très riche : des planchers de bois francs partout, mais surtout des moulures de chêne sombre. Du lambris jusqu'à hauteur de la moitié du mur, avec des incrustations en forme de losanges, des plinthes larges, des moulures toutes travaillées, un escalier superbe avec de gros poteaux tournés et une marche du bas, large et ronde. Les plafonds étaient hauts, avec des lustres magnifiques et des moulures de plâtre à la base. Dans la cuisine, il y avait des armoires de chêne avec des portes vitrées, toutes en carreaux biseautés, et hautes... même avec un escabeau de six marches, j'aurais eu du mal à atteindre la tablette du haut! Dans la salle à manger, il y avait une sorte de *bow-window*... on peut la voir encore sur le côté de la maison. Une personne qui entrait dans cette maison-là restait bouche bée... on pouvait pas faire autrement... »

Claire Lavigne-Guindon



Firmin Létourneau

85, rue des Cèdres

Cette imposante résidence de brique rouge, située à l'angle de la rue Saint-André, a été construite en 1932 par le professeur **Firmin Létourneau** qui y a élevé sa famille et y a vécu jusqu'en 1980.

On note le toit en pavillon percé de petites lucarnes, la grande galerie grillagée en façade et sur les côtés, et le petit balcon à l'étage, orné d'un fronton triangulaire.



Firmin Létourneau est sans doute le plus éminent professeur de l'Institut agricole d'Oka et l'un des très grands noms de l'agronomie au Québec. Né à Mont-Louis, en Gaspésie, le 21 septembre 1891, dixième d'une famille de quatorze enfants, il quitte sa Gaspésie natale à l'âge de 15 ans, et vient s'inscrire à l'École d'agriculture d'Oka. Il interrompt quelque temps ses études d'agronomie pour faire de la

en 1916, professeur de pathologie végétale, d'entomologie et de zoologie à l'I.A.O.

En 1921, il achète, en association avec J.-Noé Ponton, également agronome et professeur à l'I.A.O., le *Bulletin des agriculteurs*, organe officiel de la Coopérative centrale des agriculteurs du Québec. Cet achat ayant déplu au ministre de l'agriculture de l'époque,

... du balcon que je vous ai fait aménager, vous pourrez voir le lac des Deux Montagnes...

pédagogie puis revient à Oka en 1912. Entre temps, l'École d'agriculture, par affiliation avec l'Université Laval à Montréal, étant devenue l'Institut agricole d'Oka, il lui devient possible d'y décrocher le titre de bachelier en sciences agricoles. Il termine sa formation par des stages au Collège d'agriculture de Guelph et à l'Université Cornell et devient,

Firmin Létourneau se voit dans l'obligation de démissionner de son poste de professeur. Il devient alors journaliste agricole et se lance en affaires. Il crée une entreprise, *Le Poisson de Gaspé*, qui pendant deux ans, exportera de la morue séchée en Italie. C'est ainsi qu'il débarque un jour à Rivière-au-Tonnerre où l'attend Noëlla Richard, sa future épouse.



Leur fille Lorraine raconte ainsi la rencontre de ses parents :

Noëlla a maintenant seize ans. Cet été-là, un agronome de l'Institut agricole d'Oka gagne sa vie en visitant tous les ports de pêche de la Basse Côte-Nord afin d'y acheter de la morue et de l'expédier à Bari, en Italie. Il est né à Mont-Louis d'un père pêcheur et maître de poste. Il connaît donc bien la différence entre un poisson bien séché et la morue verte qui ne supporte pas le voyage. Ce matin-là, son bateau accoste à la Rivière-au-Tonnerre. Le bateau est toujours l'événement qu'il ne faut pas manquer!

Noëlla est sur le quai avec ses sœurs et ses amies. Firmin Létourneau, qui frise la quarantaine et qui n'a toujours pas trouvé la femme de ses rêves, a le coup de foudre pour cette jeune femme aux longs cheveux noirs et aux yeux bleus comme la rivière de son village. Il lui déclare sa flamme en lui récitant « Le Lac » de Lamartine. Il la presse de l'épouser...¹

Noëlla veut bien, mais il lui faut d'abord terminer ses études. Ils attendront quatre ans. En 1929, un nouveau ministre de l'agriculture ayant été nommé, Firmin Létourneau peut réintégrer ses fonctions de professeur à l'Institut agricole d'Oka. Pendant que sa bien-aimée brode son trousseau, il fait construire leur maison. Lorsqu'en 1930, on démolit la vieille école de bois qui loge l'Institut depuis ses débuts, pour construire le bel immeuble de pierre grise aujourd'hui devenu l'École secondaire d'Oka, Firmin en profite pour s'approvisionner en bois de charpente.

« Durant tout l'été... on put voir le professeur Firmin Létourneau, fidèle à ses souvenirs, se choisir des planches et des poutres au milieu des débris; il en arracha pieusement tous les clous... Aujourd'hui, tout ce qui reste de la charpente de notre vieille école de bois se trouve incorporé à la belle demeure de ce doyen de nos professeurs.² »



Firmin Létourneau

Le mariage a lieu à la Rivière-au-Tonnerre.

La seule question importante qu'elle lui a posée, sachant qu'il l'emmenait vivre près de Montréal est celle-ci :

— *Est-ce qu'il y a de l'eau près de la maison que vous avez fait construire?*

— *Non, pas tout près, mais du balcon que je vous ai fait aménager, vous pouvez voir la rivière des Outaouais ou plutôt le lac des Deux-Montagnes.*

Lorsqu'elle arrive à Oka, les confrères de Firmin Létourneau ont préparé une belle réception pour la jeune mariée de vingt ans. Tous sont là : les Corminbœuf, les Toupin, les Gagnon, les Fontaine, dont la jolie femme marseillaise deviendra une des meilleures amies de Noëlla. Il y a les Lamontagne, les Fournier, les Graton, les Brochu, le docteur Rosell, père du yogourt au Canada...

Quatre enfants naîtront de cette union : Richard, Lorraine, Monique et Marie-Françoise.

Firmin Létourneau a connu une longue et fructueuse carrière qui a profondément marqué la vie agricole du Québec. Il a présidé à la fondation de l'Union catholique des cultivateurs (UCC) devenue l'Union des producteurs agricoles (UPA), il a contribué à de nombreux journaux et revues dont la *Terre de chez-nous*, le *Bulletin des agriculteurs* et la *Revue d'histoire de la Gaspésie*, il a rédigé

plusieurs livres dont une *Histoire de l'agriculture au Canada français*. En 1949, l'Université de Montréal lui décernait un doctorat honorifique en sciences sociales, économiques et politiques.

Il est décédé en 1984, à l'âge de 93 ans, et a été inhumé, selon sa volonté, dans le cimetière de l'Abbaye cistercienne d'Oka.

1. Les passages en italiques sont tirés de *Madame Noëlla Létourneau*, texte signé Lorraine Létourneau, paru dans *Okami*, vol. IV, n° 4, décembre 1989. Nous avons aussi mis à profit les renseignements contenus dans un texte paru dans le *Devoir* à l'occasion du décès de Firmin Létourneau et reproduit dans *Okami*, vol. IV, n° 2, juin 1989.

2. L'Institut d'Oka Cinquantenaire, p. 75



Aimé Gagnon

Aimé Gagnon est né à Laprairie, en 1893, a fait ses études classiques au Séminaire de Saint-Hyacinthe et au Séminaire de philosophie de Montréal et ses études d'agronomie à l'Institut agricole d'Oka (promotion 1919) suivies de stages de perfectionnement à Amherst (Mass.) et à Cornell (N.Y.). Il exploite une ferme de 1922 à 1924, puis de 1924 à 1927, il enseigne l'agriculture dans les écoles rurales, qu'il visite régulièrement, de septembre à juin. Son territoire s'étend à 20 écoles fréquentées par 750 élèves. En 1929, il devient professeur d'économie rurale à l'Institut agricole d'Oka et c'est alors qu'il s'établit au village et achète la maison du docteur Ouimet.

55, rue l'Annonciation

Cette maison de forme cubique, au toit plat, entièrement recouverte de crépi jaune, a été construite en 1908, probablement par Ozias Marinier, pour le compte du docteur William Ouimet.

Le docteur Ouimet a pratiqué la médecine à Oka de 1903 à 1925 et a été maire d'Oka de 1916 à 1920. En 1929, il vend la maison au professeur Aimé Gagnon qui y élèvera sa famille et l'occupera jusqu'à sa mort en 1975.



« Ses activités extra-scolaires sont considérables; il fut ou est, à titres divers membre [secrétaire, conseiller, directeur, fondateur, gérant] d'une quinzaine de sociétés ou d'organisations de bienfaisance... Aux fêtes intimes, comme aux banquets d'adieu de nos finissants, lorsqu'il faut absolument saupoudrer les desserts de quelques discours, afin d'en sauver la tradition, c'est vers ce débonnaire professeur d'économie que toutes les mains se tendent. À une minute d'avis, il nous sert dans une cuiller d'argent un morceau de la cervelle de Socrate ou d'Aristophane, qui met tout le monde en joie... Cette grande présence d'esprit s'appuie sur un sens de l'observation remarquable, qui ne méprise pas les beautés sauvages de la flore et de la faune... Lorsqu'une aimable maîtresse d'école de rang, qu'il devait naguère visiter comme pédagogue ambulant, pointant d'un



Aimé Gagnon

doigt câlin l'étoile du soir, lui dit d'une voix non équivoque : « Voyez donc, cher Monsieur Gagnon, Vénus qui se lève à l'horizon! », l'ami Gagnon regarda l'étoile, mais il ne comprit pas. En ce temps-là, il était célibataire enragé... »

Louis-Marie Lalonde, o.c.s.o.

« **Madame Aimé Gagnon**, je me rappelle, elle s'était fait faire un radeau en avant de chez Tanarikon... on allait se baigner là avec les Proulx, les Gaspé, quand elle y était pas. Je la revois, Madame Gagnon... elle descendait de chez elle en costume de bain avec sa robe de chambre, sa serviette dans le cou, elle descendait au lac, tranquillement, en arrêtant pour parler à tout le monde... c'était ça la femme d'Aimé Gagnon, une femme bien fine... elle descendait, puis elle se baignait tout l'avant-midi... Puis, pour le vendredi maigre, il fallait que Tanarikon lui attrape son poisson... tous les vendredis, Madame Gagnon prenait de la perchaude ou du doré que le vieux Tanarikon lui avait pêché... tous les professeurs achetaient du poisson de lui ... c'est une tradition qui a continué tant qu'ils ont vécu ces vieux Agniers là... après, quand ils sont morts, ça c'est éteint... »

Ubaldo Lacroix





Charles-Arthur Fontaine

Charles-Arthur Fontaine est né à Rougemont, a fait ses études classiques au Petit Séminaire de Sainte-Marie-de-Monnoir puis ses études agronomiques à l'Institut agricole d'Oka (promotion 1917). Après l'avoir envoyé se perfectionner à Cornell (N.Y.) et en France, l'Institut l'embauche comme professeur en 1917.

197 rue des Pins

Cette jolie maison toute blanche, au toit en pavillon, avec galerie couvrant une partie de la façade, surmontée d'un petit balcon à fronton triangulaire, a été construite en 1919 par Régis Lefebvre qui l'a occupée jusqu'à sa mort en 1936.

*C'est alors que le professeur **Charles-Arthur Fontaine** en fait l'acquisition.*



« Il y aurait beaucoup à dire sur ce doyen de nos professeurs laïques qui, sans démoder, enseigne à Oka depuis 1917, d'abord la physique puis les sciences du sol, avec la compétence que l'on sait. En 1934, on lui décerna un doctorat ès Sciences agronomiques de l'Université de Montréal et, quelques années plus tard, le titre de Commandeur du Mérite agricole. Il faudrait aussi décrire la carrière agronomique du professeur Fontaine, dont les



Charles-Arthur Fontaine

activités furent nombreuses : propriétaire d'une belle ferme dans la région de Rougemont, son pays natal; depuis 1922, secrétaire et âme de la Commission du Mérite agricole, membre du comité des Sols du Québec et du conseil provincial des Engrais chimiques... auteur de nombreux articles publiés dans divers périodiques agricoles de la province. La série de ses rapports annuels

pour la Commission du Mérite agricole, de 1923 à 1944, constitue le document le plus important du professeur Fontaine. Il mériterait d'être réédité en plusieurs volumes d'une valeur documentaire incomparable, à la gloire des meilleurs cultivateurs du Québec. »

Louis-Marie Lalonde, o.c.s.o.

« **Madame Fontaine**, c'était une Marseillaise... une petite réveillée, nerveuse... elle avait un beau parler quand elle arrivait à la boucherie... Dans ce temps-là, quand on tuait des veaux, elle disait : « Ça me prendrait quatre cervelles de veaux pour la fin de semaine... » Ils mangeaient ça, de la cervelle... nous autres, on connaissait pas ça... on connaissait juste la saucisse puis le boudin... Je lui ai dit : « La cervelle, c'est-tu bon ça? » Elle a dit : « Je vas t'en faire cuire puis je vas t'en apporter... » C'est elle qui m'a fait goûter à ça, la cervelle de veau ... la cervelle, la langue puis le foie de veau. Nous autres, on mangeait pas ça, on mangeait du foie de bœuf puis du foie de cochon... dire que c'est si bon le foie de veau... »

Ubaldo Lacroix



Mes souvenirs

Gaby Fontaine

Mon père (**Charles-Arthur Fontaine**) est né à Rougemont dans une famille de fermiers et de pomiculteurs. Il a fait ses études primaires à Rougemont puis il est allé étudier à Marieville où il a fait son cours classique. Il est venu faire son cours d'agronomie à l'Institut agricole d'Oka (promotion 1917) puis il a été envoyé pour des stages de perfectionnement à l'université Cornell, aux États-Unis, puis à la Sorbonne, en France. C'est pendant son séjour en France qu'il a rencontré ma mère. Il avait pris quelques jours de congé et était descendu dans le sud de la France. Il a rencontré ma mère, **Marie-Jeanne Schaeffer**, sur une plage à Marseille. Ça été le coup de foudre. Marie-Jeanne a tout quitté pour suivre son beau Canadien. Ils se sont mariés en 1922, à la cathédrale Saint-Patrick, à New York.

Pendant longtemps, ils ont vécu dans une grande maison jaune, sur la rue principale, une maison qui est aujourd'hui disparue. Ils ont acheté la maison de la rue des Pins en 1936 parce qu'ils avaient décidé d'adopter un enfant... moi.

C'est un M. Lefebvre qui avait fait construire cette maison-là parce qu'il y avait un projet de chemin de fer qui devait passer là où se trouve la Parc aujourd'hui, et le terminus devait être dans le village. La maison était censée servir de Pension pour accueillir des villégiateurs. Mais le projet de train ne s'est pas réalisé. Mon père a acheté la maison en 1936, et je suis entrée dans leur vie, et dans Oka, l'année suivante, en 1937... j'avais dix mois.

Dans la maison, il y avait trois grandes chambres à coucher en haut : une immense chambre des maîtres et deux chambres de 12 x 12 pi. En bas il y avait un salon et une salle à manger à aires ouvertes, le bureau de mon père et la cuisine, puis il y avait un sous-sol.

Premiers souvenirs

Mes premiers souvenirs sont des souvenirs de fleurs. On avait une grande allée fleurie devant la maison, une sorte d'allée royale. Le printemps, il y avait des pivoines, des hydrangées, des glaïeuls, et toutes sortes de plantes. En 42 ou 43, on a fait le reposoir de la Fête-Dieu chez nous... j'avais des photos de moi, debout sur les poteaux de l'escalier avant, toute habillée de blanc, avec des ailes d'ange...

Avec mon amie **Jeannine Ouellette**, ma sœur de cœur, d'âme et d'esprit, j'ai passé des journées entières à jouer à la madame. Mon père avait construit une tonnelle dans la cour sur laquelle il faisait grimper des vignes, juste pour le plaisir... ça faisait de l'ombre et c'était comme une petite maison. On s'installait là avec nos poupées, on jouait à la mère, on faisait nos commissions en talons hauts, on changeait les bébés de couche, on faisait des gâteaux de sable qu'on laissait sécher au soleil, puis l'après-midi, on prenait le thé... On faisait aussi des concerts. On pratiquait des chansons puis le soir, après le souper, mes parents s'assoiaient sur la galerie, nous on se costumait et on donnait nos concerts. On chantait *Par le petit doigt, lon-la lon-laire* – ça je m'en souviens...

La belle époque

C'était une vraie copie de la vie dans ce temps-là, parce que les femmes de professeurs jouaient au bridge le mercredi ou le jeudi après-midi. Ma mère y allait. Il y avait Madame Gagnon, Madame Toupin, Madame Graton, Madame Létourneau et ma mère. Elles jouaient au bridge, tantôt chez l'une tantôt chez l'autre et elles servaient le thé. C'était sympathique parce qu'il n'y avait pas de snobisme. Madame Graton



Gaby Fontaine



venait de Montréal, Madame Toupin était Anglaise d'Angleterre, ma mère était Française, Madame Létourneau venait du Bas du Fleuve, ça faisait un beau mélange. Madame Fournier aussi venait de la Gaspésie, mais elle, elle ne jouait pas au bridge, elle avait sept enfants à élever, elle n'avait pas le temps, mais elle participait à d'autres activités. L'Institut organisait de belles soirées, des concerts... c'est là que j'ai été initiée à la musique, à six-sept ans, mes parents m'amenaient au concert, toute pomponnée... des concerts de piano, des musiciens classiques, des opérettes...

Il y avait aussi des croisières. Ils partaient, deux ou trois couples de professeurs et ils allaient en croisière de luxe sur des bateaux qui se rendaient jusqu'à Tadoussac. C'était la mode dans ce temps-là. Ma mère se faisait des robes de bal pour ces occasions-là.

Le ciel s'assombrit

À neuf ans, j'ai eu la polio. Je suis restée avec une jambe toute affaiblie. Dans ce temps-là, il n'y avait pas de physiothérapie. J'ai porté des bottines pour pas que mon pied chavire... mais ma mère m'a fait faire des exercices. C'est grâce à elle si je marche aujourd'hui. Elle m'avait installé une bicyclette avec la roue arrière montée sur un trépied pour qu'elle tourne à vide, une sorte de vélo stationnaire, et elle me faisait pédaler... des heures de temps. Elle s'assoit dans l'escalier et elle me lisait la comtesse de Ségur, elle me chantait des chansons. Je lui dis merci aujourd'hui, parce qu'elle a été persévérante, mais à l'époque, c'était pas drôle. Je pleurais, je disais : « Je suis plus capable, je suis tannée, je t'aime plus... » Elle répondait : « Ça fait rien, moi je t'aime! »

Quand j'avais 17 ans, ma mère est tombée malade. Elle a perdu l'appétit. Mon père achetait du vin, du porto, pour essayer de lui faire avaler deux ou trois bouchées, mais c'était peine perdue, elle n'avait pas faim. On a vu cette belle femme en chair, un peu

ronde, radieuse, devenir l'ombre d'elle-même. Finalement, les médecins lui ont découvert une masse à l'abdomen... ils l'ont ouverte et refermée et elle est morte sans se réveiller. Avec le recul, je me dis que c'était aussi bien comme ça, parce que si elle s'était sentie partir, avec mon père qui était cardiaque, elle aurait eu une agonie épouvantable...

Ça été un gros choc pour moi. Je sentais bien que mon père me donnait le peu d'énergie et de force qui lui restait. Il n'était plus jeune, 68 ans, et il enseignait encore. Quand il rentrait à la maison, en plus de sa peine, de son chagrin et des efforts qu'il mettait à son enseignement, il fallait qu'il me remonte, moi.

La catastrophe

Deux ans plus tard, un 11 septembre, il a fait une crise cardiaque au volant de son auto, sur un coin de rue, en plein village. Il a été trouvé là. Quelqu'un a pris le volant et est venu porter l'auto, et le corps de mon père, dans l'entrée de la maison chez nous. J'étais en train d'étendre du linge sur la corde. J'ai vu l'auto arriver, j'ai bien vu que mon père était là, couché, mais je ne comprenais pas ce qui se passait. Tout à coup, une meute de gens s'est mise à arriver. J'entendais clac, clac, clac, le bruit des portières d'autos qui se ferment... Je vois arriver M. Toupin qui me dit : « Viens, on veut te parler... » Je m'assois sur la galerie, les deux pieds sur la première marche. J'entends quelqu'un dire : « Pauvre Gaby, qu'est-ce qu'elle va faire? » Et là il me dit : « Ton père a fait une crise cardiaque... il est mort. »

Mon univers s'est écroulé. J'avais dix-neuf ans. La majorité dans ce temps-là était fixée à vingt et un ans. Il n'était pas question que je reste seule dans cette grande maison-là. Adhémar Graton m'a dit qu'il avait une chambre libre chez lui. J'ai fait ma valise, on a fermé la maison, et je suis partie...

Ce texte est tiré d'une entrevue donnée par Gaby Fontaine à la Société d'histoire d'Oka le 16 septembre 2003.

Deux jours plus tard, soit le 18 septembre, le malheur frappait de nouveau. **Michel Préseault**, fils de Dominique Joannette, et petit-fils de Gaby Fontaine, est décédé tragiquement dans un terrible accident de voiture, survenu sur la route 344, près de Saint-Placide. Il avait dix-neuf ans.



Toutes nos condoléances à Gaby et à sa famille de même qu'aux familles de **Gaétan Lefebvre** et **Yann Benson-Lefort**, également décédés lors de cet accident.

La Rédaction



Henri C. Bois

Henri-Charles Bois (1897-1962) est l'un des grands noms de l'agronomie au Québec. Né à Saint-Joseph de Lévis, il s'inscrit à l'Institut agricole d'Oka en 1917, mais interrompt presque aussitôt ses études pour prendre part à la Première Guerre mondiale. La guerre terminée, il poursuit ses études à l'université Cornell (N.Y.), puis à l'Institut agronomique de Paris et à l'Institut catholique de Paris. En 1922, il épouse Germaine Éthier d'Oka. Il enseigne à l'Institut agricole d'Oka de 1921 à 1929.

110 Notre-Dame

Nous ne savons pas quand cette maison a été construite, mais à en juger par son style pittoresque, inspiré du cottage « Regency », il se pourrait qu'elle remonte aux années 1850, période où ce style d'esprit anglais était très en vogue. Signalons le toit à quatre versants, tous percés d'une large lucarne à trois fenêtres hautes et étroites, la galerie qui court sur trois côtés, et on se souvient qu'autrefois il y avait sur le faîte de cette maison un petit belvédère clôturé de fer forgé au centre duquel était planté un mât.

*La maison fait son apparition au cadastre en 1882, lorsque les Sulpiciens la vendent à **Léandre Éthier**, avocat et notaire. De cette époque, elle gardera son surnom de « Château Éthier ». En 1926, le professeur **Henri C. Bois**, qui avait épousé Germaine Éthier d'Oka, en fait l'acquisition. Il l'occupera jusqu'en 1937, année où il la vend au professeur **Roland Fournier**.*



« On ne saurait écrire l'histoire de l'agriculture et de la coopération du Québec sans mentionner l'apport prépondérant de M. Bois.



Henri-Charles Bois

Au cours de sa carrière, M. Bois a occupé tour à tour les fonctions de professeur à l'Institut agricole d'Oka, de chef du Service de l'économie rurale au ministère de l'Agriculture du Québec et de secrétaire du comité de Coopération. Il a été chargé d'élaborer la Loi du crédit agricole et a été longtemps directeur-gérant de la **Coopérative fédérée du Québec**.

En 1937, Henri C. Bois, alors président du Conseil provincial des agronomes, a l'idée d'organiser un congrès à Sherbrooke afin de discuter de l'intérêt de créer une association provinciale pour les agronomes. Les 250 agronomes présents adoptent à l'unanimité la proposition de regroupement et c'est ainsi que naît la **Corporation des agronomes**. M. Bois en devient le premier président et en sera l'âme dirigeante de 1937 à 1942. En 1973, la Corporation des agronomes est devenue l'Ordre des agronomes du Québec (OAQ) et a tenu en 2003 son 66^e congrès annuel. Signalons que l'Ordre des agronomes du Québec a créé le **prix Henri C. Bois** remis tous les ans à l'agronome qui, à titre bénévole, s'illustre le plus par son implication, son assiduité, son dynamisme et sa persévérance. »

OAQ, Les agronomes qui ont marqué l'histoire

Roland Fournier

122, rue l'Annonciation

En 1941, le « Château Éthier » étant devenu trop petit (les Fournier ont maintenant sept enfants), **Roland Fournier** fait construire ce joli bungalow qu'il nomme « l'Abri-vent »

« C'est une maison blanche, spacieuse, sise au pied de la forêt de pins plantée par les Sulpiciens il y a quelque cent ans... Mais Ghislaine et moi, les deux aînées, garderons toujours la nostalgie de ce petit « château » entouré d'érables centenaires, et sis sur la rue Notre-Dame, en plein cœur du village. »

Mireille Fournier



Roland Fournier (1900 -1961) est né à Grande-Vallée, en Gaspésie, huitième d'une famille de quinze enfants. Après avoir obtenu son « diplôme commercial », il entreprend son



Roland Fournier

cours d'École normale à l'Université Laval de Québec. Une fois ce cours terminé, il enseignera successivement à Grande-Vallée, à Québec, à Victoriaville et à Sayabec. En 1929, on lui offre un poste de professeur de mathématiques et d'anglais à l'Institut agricole d'Oka. Il accepte et s'inscrit comme stagiaire en mathématiques à l'Université de Montréal.

Le 21 août 1930, il épouse Marie-Ange Savard, également de Grande-Vallée, et vient s'installer définitivement à Oka.

Leur vie à deux s'amorce dans ce village renommé, entre lac et montagne, attirant les chics touristes. Sept enfants naîtront de leur union : Ghislaine, Mireille, Guy, Jacques, Clarisse, Francine et Yvane. En 1936, Roland obtient son baccalauréat en agronomie en passant les examens de l'Institut agricole d'Oka. Pendant de longues années, ils évoluent dans ce milieu de professeurs instruits et intéressants. Ils parcourent le Québec avec le groupe des agronomes. Et sur l'Homéric, en 1958, ils partent pour deux mois de rêve en Europe. Ils se promettent d'y retourner... Mais le 24 octobre 1961, Roland meurt d'une rupture du myocarde. Sa famille sombre dans une peine sans nom. Le village entier est en deuil...¹

1. Condensé d'un texte signé Mireille Fournier paru dans Okami, vol. XVII, n° 3, hiver 2002, p. 6-10

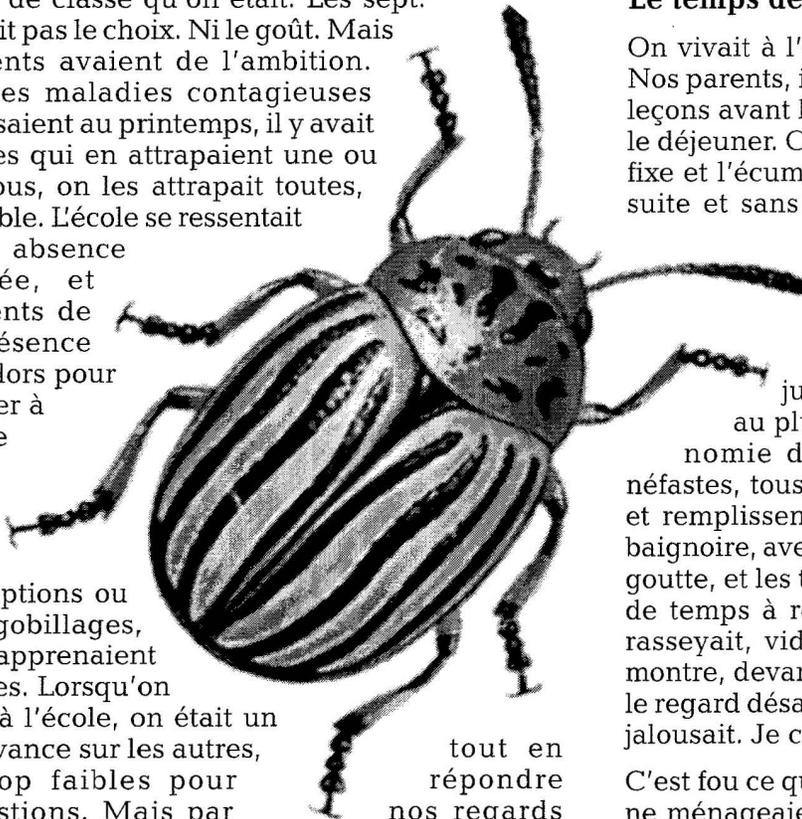
DORIPHORADÉCEMLINÉATASAY

Mireille Fournier

C'est peut-être difficile à prononcer, j'admets, et long, mais en réalité, c'est presque rien!

Nous étions sept dans la famille. Avec des parents professeurs. C'est beau, c'est noble des professeurs, mais quand ça se met à deux pour inculquer à sept tout leur savoir dans l'espace de dix ans, c'est trop. Ça fait des enfants bizarres, aux grands yeux ahuris par trop de lecture, aux oreilles dilatées par trop d'attention, aux membres longs et maigres par trop de garde-à-vous, nerveux à rire pour un rien, peureux à pleurer pour tout, des enfants pour qui grimper dans les arbres pour jeter du lest était le summum du sport. Ce qui fait que dans le village, on disait de nous : « Intelligents comme des singes... »

Premiers de classe qu'on était. Les sept. On n'avait pas le choix. Ni le goût. Mais nos parents avaient de l'ambition. Quand les maladies contagieuses apparaissaient au printemps, il y avait des élèves qui en attrapaient une ou deux. Nous, on les attrapait toutes, et en double. L'école se ressentait de notre absence prolongée, et nos parents de notre présence forcée. Alors pour nous aider à passer le temps, entre deux fièvres, deux éruptions ou deux dégobillages, ils nous apprenaient des choses. Lorsqu'on revenait à l'école, on était un peu en avance sur les autres, étant trop faibles pour aux questions. Mais par angoissés, les professeurs qu'on savait, et nous accordaient 100 pour cent.



tout en
répondre
nos regards
savaient...

On ne faisait pas vraiment partie du village. On était au-dessus. On planait. On était la famille exemplaire que tout le monde citait, mais que personne ne pouvait imiter. Les autres ne faisaient pas le poids! Être réduit à sa plus simple expression n'est pas donné à tout le monde. Ça prend des années d'apprentissage et des parents qui savent qu'il ne faut jamais lâcher et qui ne cèdent en rien. La journée des bulletins? J'aime mieux ne pas vous la raconter. Enfin... pas encore, peut-être plus tard. Parce que, souvenir encore cuisant, celui qui s'était relâché, malgré toute la vigilance exercée autour de lui, et qui était arrivé deuxième, était toisé comme le dernier des derniers... et quelle toise!

Le temps des perroquets

On vivait à l'époque héroïque de la mémorisation. Nos parents, infatigables, nous faisaient répéter nos leçons avant le souper et le lendemain matin, avant le déjeuner. C'est debout, devant la classe, le regard fixe et l'écume à la bouche, que nous défilions à la suite et sans manquer le moindre e-t-et, tous les prophètes de l'Histoire sainte et leurs sept péchés capitaux, nos héros de l'histoire du Canada et leurs victoires anglaises, tous les verbes à tous les temps de la grammaire, jusqu'au plus-que-parfait du subjonctif au pluriel, les mille et un conseils de l'économie domestique et leurs conséquences néfastes, tous les problèmes de robinets qui vident et remplissent en même temps une pauvre petite baignoire, avec la réponse exacte sans en perdre une goutte, et les trois mots d'anglais qui prenaient plus de temps à réciter que tout le reste. Alors, on se rasseyait, vidés, anéantis par la course contre la montre, devant l'air satisfait des professeurs et sous le regard désabusé des autres élèves. Pas un ne nous jalousait. Je comprends maintenant pourquoi!

C'est fou ce que nos parents voulaient qu'on soit. Ils ne ménageaient ni leur temps, ni leurs efforts... ni nos forces. Dans les pièces de théâtre, on avait le premier rôle. Dans les processions, on portait les

bannières. Comme anges, à la Fête-Dieu, à nous sept, on faisait légion. Dans les concerts, on était au piano, et dans les chorales, on faisait les solos.

Nous avons survécu

Malheureux? Pourquoi aurions-nous été malheureux? On avait les meilleurs parents du monde, les plus savants, les plus amoureux, les plus ambitieux. Ils nous donnaient tout. On n'avait qu'à recevoir. Sans contester. Sans discuter. Bécassine! « J'raisonne pas, j'obéis! » La perfection n'est pas donnée à tout le monde. On nous l'offrait, à nous. Sans restriction. Et on nous la redemandait. Sans reddition. On était vraiment des privilégiés! Mais ce n'est pas sans séquelles qu'on a survécu. Ma sœur aînée attrapait des jaunisses dont elle a gardé la couleur. Mon premier frère a gardé de ses nombreuses allergies celle des chevaux pure race. Mon autre frère, qui ne cessait de compter les « gratignures » que son frère lui infligeait parce qu'il supportait mal ses allergies, voit maintenant tout en triple. Une autre sœur, dont la nervosité lui faisait le cheveu rare, est portée à couper les cheveux en quatre. L'avant-dernière, essoufflée par tant d'efforts, n'a sauvé qu'une valvule sur deux. La dernière, qui se pâmait pour rien, se pâme aujourd'hui pour... plusieurs! Et moi, de l'herbe à puces que j'attrapais inmanquablement tous les étés, j'ai gardé une démangeaison qui me reprend tous les hivers. Mais il y a pire. On aurait pu perdre la tête! Ou le cœur! Ou la face! Ou la foi, l'espérance et la charité! Mais on a tout gardé. Pêle-mêle!

Et alors ce mot de 24 lettres?

« Quelle famille! » direz-vous. Mais quel rapport avec le titre de ce texte? Et puis, qu'êtes-vous donc devenus?

Si vous découvrez au sein de la classe moyenne, sept personnes d'âge moyen, sans ambitions précises, frères mais immunisés contre toutes les maladies, ferventes mais réfractaires à toute secte, trouvant « l'homme plus grand debout qu'à genoux », n'écouter personne mais parlant plus que les autres, et plus longtemps, et pour tout, et pour rien, et pour rire. Et si ces sept personnes prononcent ce mot étrange : « doriphoradécemlinéatasay », seul mot qui leur soit resté du savoir illimité de leur parents, et vous expliquent, le sourire en coin, que c'est le nom latin de la « bibitte à patates » – vous nous aurez repérés. C'est nous!

(Ce texte a été publié une première fois dans *Châtelaine* en septembre 1982)

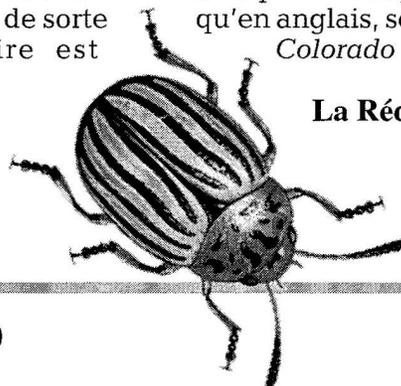
Un peu d'entomologie...et d'histoire

Le titre du texte qui précède mérite une explication, car il illustre à la perfection le propos de son auteure lorsqu'elle dit : « On a tout gardé, mais pêle-mêle! »

L'insecte dont il est question ici est le doriphore de la pomme de terre, la vraie « bibitte à patate », dont le nom scientifique est *Leptinotarsa decemlineata* (Say). Il s'agit d'un petit coléoptère, communément rencontré dans les jardins potagers, qui s'attaque aux feuilles des jeunes plants de pomme de terre. Présent en grand nombre, il peut devenir un insecte nuisible en entraînant la défoliation des plants. Il ne faut pas le confondre avec la coccinelle, communément appelée « bibitte à patate ».

Le descriptif *decemlineata* – qui signifie « dix lignes » – renvoie aux dix rayures noires et dix rayures jaunes qui ornent le dos de cet insecte haut en couleur et facile à repérer. Le mot (Say) correspond au nom de l'entomologiste qui l'a découvert et lui a donné son nom. Il s'agit de Thomas Say, père de l'entomologie américaine.

Né en 1787, dans une famille Quaker de Philadelphie, Thomas Say est un naturaliste autodidacte, auteur de *American Entomology*, ouvrage remarquable, extrêmement détaillé, publié en trois volumes sur une période de onze ans, et illustré de nombreux dessins, tous exécutés par des artistes américains. L'ouvrage est considéré encore aujourd'hui comme un grand classique. Soit dit en passant, c'est au Colorado que Thomas Say a repéré pour la première fois notre petit coléoptère à rayures, de sorte qu'en anglais, son nom populaire est *Colorado beetle*.



La Rédaction

Gustave Toupin

Gustave Toupin est né à Saint-Isidore de Laprairie, le 4 septembre 1892, dans une famille d'agriculteurs. Il fait ses études classiques au Collège de Montréal et s'inscrit à l'Institut agricole d'Oka en 1916. Ses études agronomiques terminées (promotion 1919), il part faire une maîtrise à l'université Cornell (N.Y.) où il rédige une thèse sur les vitamines, sujet tout à fait neuf à l'époque. Il devient professeur à l'Institut agricole d'Oka en 1921.

« Tous les Anciens d'Oka, depuis 1921, ont connu et vu à l'œuvre le professeur Toupin et savent avec quelle conviction et avec quelle ardeur notre brillant collègue s'efforce d'établir en autrui son culte des animaux bien finis, de belle race, et sa certitude de la nécessité en élevage d'une alimentation parfaitement balancée. Dans le monde de l'élevage de la vache Ayrshire et du cheval Belge, Monsieur Toupin est une figure marquante et aura fait progresser ces deux races au pays....Son plus beau titre à la reconnaissance des éleveurs scientifiques

de demain restera, sans doute, la Société de Production animale du comté des Deux-Montagnes, qui pourra servir de modèle dans maint autre district agricole du Québec. Grâce à des données bien précises, compilées au laboratoire de Gustave Toupin, et dont un rapport détaillé a été publié chaque année... cette expérience, qui a suivi pas à pas l'évolution d'une quarantaine de fermes et leurs troupeaux laitiers, durant près d'un quart de siècle, demeure classique. »

Louis-Marie Lalonde o.c.s.o.



1915, chemin d'Oka

La « Villa des Pissous »

Cette maison, autrefois propriété de La Trappe d'Oka, a longtemps servi à loger les employés de la Trappe ou de l'Institut agricole d'Oka. Elle héberge actuellement la garderie Fleur de pommier.

Avant de se marier, mon père vivait, comme les autres professeurs vieux garçons ou célibataires, dans la maison qu'on surnommait la « Villa des Pissous »

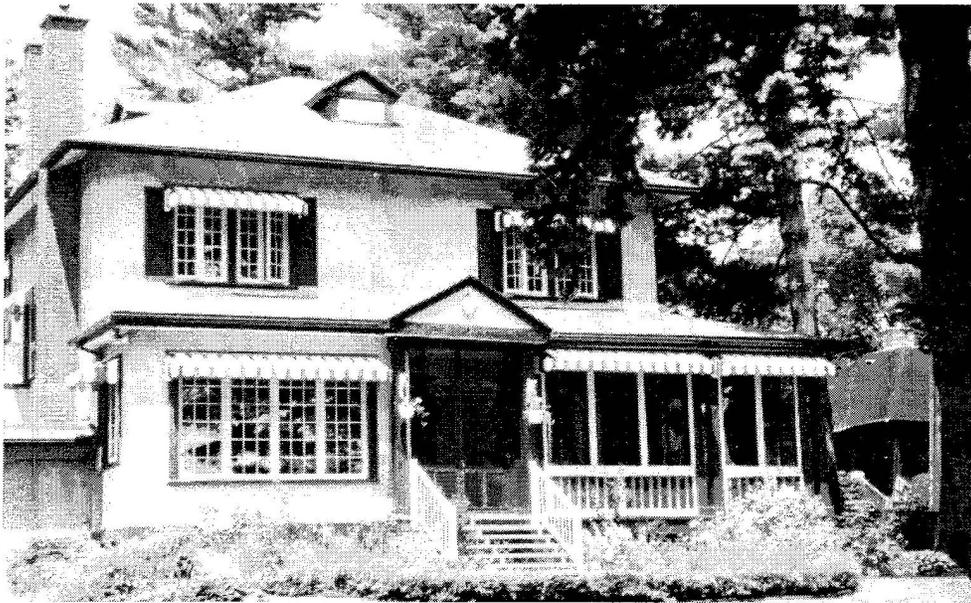
Lambert Toupin



14, rue Carignan

Après son mariage, en 1924, avec Antoinette Ibbotson, **Gustave Toupin** s'installe dans cette maison, qui se trouvait alors dans le stationnement actuel de la Caisse populaire d'Oka, rue Notre-Dame. Ses fils Lambert et Louis y sont nés.

Au début des années 30, **Paul Lalonde** et sa femme Lucienne Lavigne en font l'acquisition. Leurs deux enfants y verront le jour : l'auteur et comédien Robert Lalonde et sa sœur Suzanne. En 1967, c'est pour faire place au projet de construction de la Caisse populaire, que la maison a été transportée jusqu'à son emplacement actuel.



Gustave Toupin

53, rue Saint-Sulpice

C'est en 1931 que **Gustave Toupin** fait construire cette maison pour y installer sa petite famille. Les plans ont été dessinés par le professeur **Antoine Lamontagne** (de même que ceux de la maison de Firmin Létourneau). Cette maison s'inspire du style « Four Square » créé au Etats-Unis en 1891 et très en vogue au début du 20^e siècle.

On note le toit en pavillon percé de petites lucarnes, la grande véranda (autrefois une galerie) qui couvre la moitié droite de la façade et se poursuit sur le côté, et le fronton triangulaire au dessus de l'entrée principale.

Gustave Toupin a vendu cette maison en 1939 à **Pierre Erdos**, un Hongrois qui avait réussi de justesse à fuir une Europe déjà en guerre, lequel l'a revendue en 1942 à **Joseph Dufresne**, médecin vétérinaire et professeur à l'École de médecine vétérinaire de l'Institut agricole d'Oka (voir sa photo page 25).

47, rue Saint-Sulpice

Cette résidence cossue, style Nouvelle-Angleterre, a été construite par **Gustave Toupin** en 1940 sur le terrain de l'ancien « champ de tomates » que le Baron Empain avait acheté des Sulpiciens en 1936 et qu'il avait fait lotir.

On note le toit à deux versants, les deux lucarnes fort originales en façade, la véranda qui amplifie l'entrée principale, surmontée d'un large fronton triangulaire.

Gustave Toupin y a vécu jusqu'à son décès en 1966, son épouse Antoinette y a également vécu jusqu'à la fin de sa vie. La maison appartient aujourd'hui à leur fils, Lambert Toupin.



La fermeture de l'Institut agricole d'Oka

Louis et Lambert Toupin

Notre père Gustave fut toujours et avant tout un agronome et un professeur de sciences agricoles, persuadé que la survivance de l'humanité et le bien-être de la classe agricole reposaient sur les institutions supérieures d'enseignement agronomique. Cette idée maîtresse fut le principe directeur qui gouverna sa vie de professionnel de l'agronomie et c'est pourquoi, pendant ses quarante ans de pratique, tous les jours à l'année longue, sauf lorsqu'il était occupé à visiter des fermes, notre père était à son bureau de l'Institut agricole d'Oka, participant à la direction de son département de Production animale et entretenant une vaste correspondance avec ses collègues agronomes ou dirigeants dans l'industrie agroalimentaire.

C'est dans ce contexte de dévouement total à l'enseignement de la science agricole que notre père eut avec ses collègues à faire face, au début des années 60, à une situation terrible : l'éventualité de la fermeture de l'Institut agricole d'Oka.

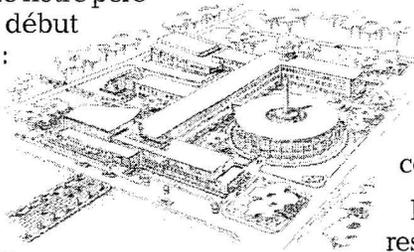
Il convient de rappeler que l'Institut agricole d'Oka, créé en 1893 puis affilié en 1908 à l'Université de Montréal, résultait d'une entente un peu particulière qui donnait mandat à la Trappe d'Oka de mettre sur pied une école d'agriculture. Or, en 1957, le Père abbé avait informé le ministre de l'Agriculture de l'intention de la communauté cistercienne de mettre fin à ce mandat, la décision devant prendre effet trois ans plus tard, le 1^{er} septembre 1960. Le gouvernement du Québec adopta alors un projet d'établissement d'une nouvelle école d'agriculture. On procéda à l'achat de la ferme Bédard, on fit élaborer des plans et on fit débiter les travaux de construction.

Les élections de juin 1960 sont venues tout perturber. Le nouveau gouvernement, dirigé par Jean Lesage, procéda à l'arrêt des travaux, malgré un investissement déjà engagé de l'ordre de huit cent mille dollars, et mit sur pied un comité d'étude chargé de réfléchir à l'avenir de l'enseignement agricole et agronomique au Québec.

Les professeurs de l'Institut présentèrent un mémoire signé Aimé Gagnon et rédigé avec la collaboration de 21 professeurs, dont notre père Gustave, Roland

Fournier, Adhémar Graton, Firmin Létourneau, Jean Perron, Édouard Brochu, Gérard Tremblay et Paul-H. Vézina. Ce mémoire recommandait la construction comme prévu de la nouvelle école en faisant valoir notamment qu'il était impensable, dans une province française, de laisser au seul Collège Macdonald la direction des sciences agronomiques et de l'action agronomique professionnelle, surtout dans la plus importante région économique du Québec.

La fin de cette aventure est connue de tous et fut extrêmement pénible pour notre père Gustave et pour tous les professeurs de l'I.A.O. Rappelons que toute cette affaire se termina par la suppression pure et simple de l'Institut agricole d'Oka.



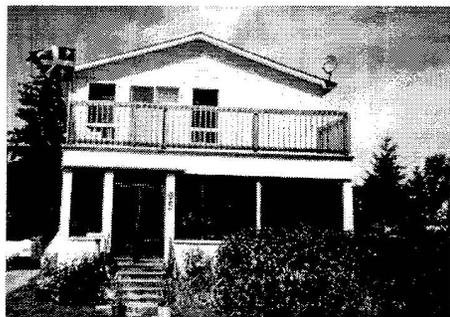
Notre père Gustave, fils de cultivateur, qui avait consacré toute sa vie professionnelle à l'enseignement agronomique et à l'avancement de la classe rurale, prit sa retraite en 1962 et quitta dans l'amertume son bureau de l'Institut agricole d'Oka pour ne plus jamais y retourner.

De ses années d'enseignement, il lui restait, ainsi qu'au docteur Édouard Brochu, l'Institut Rosell de bactériologie laitière, société spécialisée notamment dans la fabrication de culture de yogourt. L'Institut Rosell quitta alors Oka pour s'installer dans les locaux de la compagnie pharmaceutique Rougier, à Montréal. Notre père n'eut donc pas la joie de passer les dernières années de sa vie dans le milieu universitaire où il avait vécu et qu'il avait aimé, mais dut plutôt partager son temps entre Oka et Montréal afin de diriger les destinées de l'Institut Rosell. Il mourut le 24 janvier 1966.

À titre d'épilogue disons que notre mère Antoinette mourut à son tour le 12 mars 1973, respectée de tous, et que nos parents sont maintenant enterrés au cimetière d'Oka, les voisins immédiats de Charles-Arthur Fontaine et de sa femme Marie-Jeanne, par suite d'un vœu que notre père et Charles-Arthur avaient exprimé jadis, alors qu'ils étaient tous deux professeurs à l'I.A.O.¹

1. Condensé du texte paru dans *Histoire d'Oka des origines à l'an 2000*, p.128-130

Illustration : le projet de nouvelle école d'agriculture – Dufresne et Boulva architectes



95 – 93 – 91, rue Saint-Jean-Baptiste

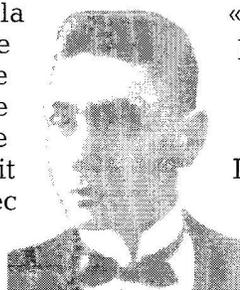
Ces trois petites maisons, autrefois identiques, placées côte à côte sur la rue Saint-Jean-Baptiste, ont été construites par la famille Marinier. À l'époque de l'Institut, elles ont été louées pour des périodes plus ou moins longues par des professeurs et parfois même par des étudiants, qui y logeaient la durée de leurs études. Y sont associés les noms de **Fernand Corminbœuf**, **Pierre Dansereau**, **Adhémar Graton**, **Hermel Chamberland** et **Jose Maria Rosell**.

Adhémar Graton

Né à Sainte-Thérèse où il fait ses études classiques, **Adhémar Graton** s'inscrit à l'Institut agricole d'Oka en 1917, obtient son diplôme en 1920 et part se perfectionner à l'université Cornell. À son retour, il cultive pendant six ans la terre que son père lui a donnée, puis est nommé inspecteur des fermes de démonstration provinciales, poste qu'il occupe jusqu'en 1931. En 1932, l'Institut agricole d'Oka l'engage comme professeur d'aviculture.

« ...il ne se contente pas de prêcher que la culture de la volaille est rémunératrice, il le prouve par son exemple, qui restera classique et qui stimule grandement notre jeunesse étudiante... Il se construisit, à mi-chemin entre Oka et La Trappe, un petit poulailler où il fit l'élevage délicat des dindes et qu'il paya avec ses produits de la première année; il doubla son effectif la deuxième année, et entreprit l'élevage des poules. Aujourd'hui, l'exploitation avicole du professeur Graton est une grosse affaire, dont nous le félicitons, et une splendide démonstration de ce qu'on peut faire avec une science solide et de l'esprit de suite. »

Louis-Marie Lalonde, o.c.s.o.



Adhémar Graton

« Adhémar Graton a été l'un des grands pionniers au Québec de l'avènement du poulet barbecue. Jusqu'en 1945, une poule avait pour fonction de pondre des œufs... On la mangeait seulement après qu'elle ait pondu pendant Dieu sait combien de temps. Vers 1945, les Américains ont introduit ce qu'on appelle le barbecue. Cette poule-là n'était pas une pondeuse... au bout de douze semaines, elle devait se retrouver sur les tablettes de l'épicerie. Ça révolutionné toute la philosophie de la production de la poule... un changement radical... Du jour au lendemain, le barbecue s'est répandu partout en Amérique du Nord Tout à coup, les cultivateurs du Québec qui faisaient de la vache et du mouton se sont dit : on ferme tout ça et on va vers la poule à haute échelle... C'est Adhémar Graton qui a lancé ça, avec un couvoir à La Trappe... il sortait des milliers d'œufs...¹ »

Lambert Toupin

Adhémar Graton a été l'un des grands pionniers du poulet barbecue au Québec

1. Tiré d'une entrevue donnée par Lambert Toupin à la Société d'histoire d'Oka le 23 août 2003

Jose Maria Rosell

Jose Maria Rosell, éminent bactériologiste européen, a séjourné dix ans au Québec, de 1929 à 1939. C'est à lui que nous devons l'implantation du yogourt non seulement au Canada, mais en Amérique du Nord. Il a laissé son nom au Laboratoire Rosell, créé à Oka avec quelques professeurs de l'Institut agricole. Personne ne sait ce qui a poussé le docteur Rosell à fuir l'Espagne en 1929. Ses motifs étaient-ils politiques, économiques, conjugaux? Nous n'en savons rien. Ce qu'on sait toutefois, c'est qu'il est arrivé à Oka, un soir d'automne, et s'est présenté chez Charles Masson. Armand Masson, le fils de Charles, nous raconte ses souvenirs...

« J'avais sept ans quand M. Rosell est arrivé chez nous. C'était en novembre, si je me souviens bien. Il arrivait de Montréal, il avait pris l'autobus – dans ce temps-là l'autobus venait jusqu'à Oka – et il avait demandé au chauffeur de lui indiquer les Pères Trappistes. Alors l'autobus l'avait déposé au Monastère, mais c'était en soirée, les Trappistes, ça se couche de bonne heure... le portier lui avait dit : « Allez chez M. Masson, vous allez pouvoir vous arranger. » Il a marché tout ça, du Monastère jusque chez nous, avec sa valise à la main, et au milieu de la veillée, il a frappé à la porte. On a ouvert. On n'était pas soupçonneux comme aujourd'hui dans ce temps-là, quand ça frappait, on ouvrait.

Après quelque temps, il nous a parlé du yogourt. C'est la première fois qu'on entendait parler de ça. Il a demandé à mon père de lui fournir du lait de ses vaches pour ses expériences de laboratoire. Il préparait des cultures de yogourt et il a montré à ma mère comment faire du yogourt. Dans ce temps-là, le lait était livré dans des bouteilles en verre et comme on avait des vaches, on avait des bouteilles dans tous les formats : pinte, chopine, demiard et roquille. La roquille c'était un huitième de pinte. Ma mère mettait son yogourt là-dedans et elle bouchait chaque petit pot avec un couvercle en carton, rond avec une languette au milieu. On gardait ça au sous-sol – on n'avait pas de frigidaire – on creusait un trou dans la

« Aujourd'hui, le yogourt, on en trouve partout, on se rappelle plus comment c'est arrivé ici... Mais tout a commencé à Oka. C'est comme dans l'Évangile... le Seigneur qui choisit la plus petite place en Galilée pour venir au monde... »

Armand Masson

C'était un suisse allemand, M. Rosell. Il parlait l'allemand et l'espagnol, mais presque pas de français ni d'anglais. Je sais pas comment ma mère a fait pour le comprendre, mais il a fini par expliquer qu'il demandait pension pour quelques jours. Elle l'a fait entrer, lui a servi à souper et lui a préparé une chambre. Quelques jours plus tard, il a parlé de ses enfants. Il en avait quatre, et il voulait les avoir avec lui parce qu'ils étaient jeunes. Ma mère a accepté et elle a préparé des chambres à plusieurs lits. Ça devait être temporaire, l'affaire de quelques semaines, le temps de se trouver un logement... Mais ils sont restés quatre ans. Pas tous, ses filles plus vieilles sont parties pensionnaires, mais lui et son fils Jose sont restés quatre ans chez nous.

terre, on plaçait une armoire et on rangeait le yogourt dans l'armoire : ça restait frais. On a sûrement été parmi les premiers à Oka à manger du yogourt. On en mangeait beaucoup, nature, entre les repas, ou comme dessert, avec du sucre d'érable.

Au bout d'un moment, les journaux se sont mis à parler de ça, le yogourt : un mets extraordinaire...c'était une nouveauté en Amérique du Nord et l'Institut agricole d'Oka était à l'avant-garde. Aujourd'hui, le yogourt, on en trouve partout, on se rappelle plus comment c'est arrivé ici... Mais tout a commencé à Oka. C'est comme dans l'Évangile... le Seigneur qui choisit la plus petite place en Galilée pour venir au monde...

Après quelques années, M. Rosell est allé s'installer au village, dans une maison, avec une bonne, et là, on le voyait moins souvent. Mais je me rappelle... ça me fait encore rire... il avait pas un poil sur la tête et il portait pas de chapeau. L'hiver, pour se rendre du village à l'Institut, il faisait du ski. Quand il arrivait devant chez nous, s'il était gelé, il arrêta un peu. Il ouvrait la porte, il se passait la tête et il disait : « So, so... quelle chaleur! » C'était son patois ça, so-so... Ma mère faisait du vin, avec du raisin sauvage, du pissenlit ou des gadelles... alors quand il arrivait comme ça, l'hiver, elle lui servait un verre de vin :



« Le docteur Rosell était un bactériologiste, spécialisé dans les sous-produits du lait et en particulier les fromages. Il avait eu un laboratoire à Madrid mais il avait aussi travaillé pendant des années en Allemagne, à l'Université de Kiel, où il avait contribué à la production de la formule allemande du yogourt... pas la formule française de l'Institut Pasteur, mais la formule allemande. Dans le yogourt de formule allemande, il y a trois bactéries – je sais ça par cœur parce que mon père me l'a expliqué tellement souvent – alors que dans la formule française, il n'y en a que deux ...

Quand Rosell est arrivé ici, il était cassé comme un clou, mais il avait son yogourt... il avait transporté avec lui, sur le bateau, des cultures de yogourt. Ici, personne ne connaissait le yogourt... mon père Gustave, qui s'est lié d'amitié avec lui, et Édouard Brochu, qui était un bactériologiste laitier, ont fondé une compagnie qui s'est appelée l'Institut Rosell de bactériologie laitière et ils ont commencé à commercialiser le yogourt, à partir de l'Institut agricole d'Oka.

Ils ont commencé à vendre du yogourt à des communautés religieuses et à des gens de Montréal qui connaissaient ça... La guerre éclate et l'Institut Pasteur de Paris ne peut plus fournir la culture de yogourt. Des négociations ont été entreprises et pendant toute

« Pour vous réchauffer, M. Rosell... » Ah, là il était content!

Son fils Jose avait le même âge que moi et on était tout le temps ensemble. M. Rosell nous habillait pareil pour qu'on ait l'air de deux jumeaux. On est allé à l'école du rang ensemble, jusqu'à la fin du primaire, mais après, José est allé à Saint-Hyacinthe, au Collège du Sacré-Cœur. En 1938, le collège a brûlé, et Jose est mort dans l'incendie. Après ça, M. Rosell n'a plus jamais été le même...¹ »

Armand Masson

la guerre, l'Institut Rosell est devenu fournisseur de la culture à deux bactéries... À la même époque, mon père, Brochu et Rosell ont fondé un laboratoire commercial à Los Angeles... et c'est comme ça que peu à peu, vers 1945-48, le yogourt s'est implanté en Amérique du Nord.

Pauline ici, Pauline Lauzon, elle nous en faisait du yogourt : elle prenait deux pintes de lait, faisait bouillir, ensemençait, mettait ça dans des petits pots... Jusqu'en 1955, les gens s'abonnaient et recevaient un petit pot de yogourt tous les mois. On faisait une première recette de douze pots et le douzième servait à faire la recette suivante. Après trois fois, c'était devenu trop faible, mais là on recevait par la poste une nouvelle culture, dans une petite boîte... Vers 1950-55, les Américains et les Européens ont perfectionné la lyophilisation, qui permettait de convertir un liquide en une poudre. Aujourd'hui, on peut recevoir de l'Institut Rosell, qui appartient maintenant aux Laboratoires Rougier, un sachet scellé de culture bactérienne qu'on fait revivre simplement en ensemençant son lait chaud.² »

Lambert Toupin



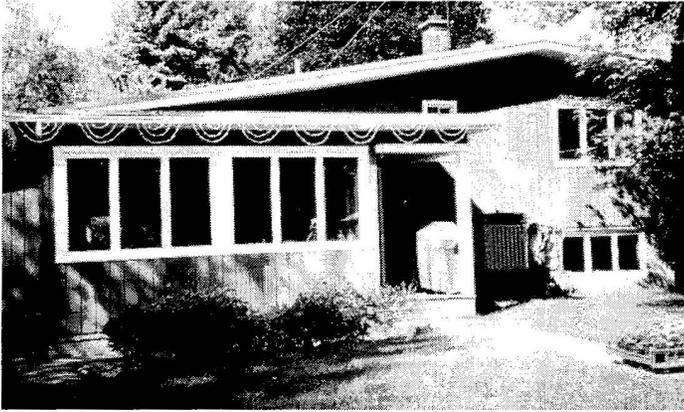
Jose Maria Rosell

1. Tiré d'une entrevue donnée par Armand Masson à la Société d'histoire d'Oka le 14 octobre 2003.

2. Tiré d'une entrevue donnée par Lambert Toupin à la Société d'histoire d'Oka le 23 août 2003

Paul-H. Vézina et son fils Claude

78, rue Notre-Dame



Cette maison, dont on voit ici l'arrière, est située à l'emplacement qu'occupait autrefois la maison de Paul-Henri Vézina.

L'ancienne maison a été démolie dans les années 60 et remplacée par ce spacieux bungalow, conçu par Paul-H. lui-même. Elle a par la suite été occupée par son fils Gilles.

Paul-Henri Vézina

Né à Saint-Vallier, comté de Bellechasse, en 1898, dans une famille de cultivateurs, il arrive à Montréal vers 1915 et entend parler d'une nouvelle profession qui a maintenant sa place dans l'enseignement universitaire : l'agronomie. À dix-huit ans, il s'inscrit à l'Institut agricole d'Oka. Quatre ans plus tard, il est reçu bachelier en sciences agricoles et occupe son premier emploi comme inspecteur au Service de grande culture du ministère de l'Agriculture du Québec. Très tôt cependant, il s'oriente vers



l'enseignement et revient à l'I.A.O., qui l'embauche comme professeur de Grande culture. Il y restera jusqu'à la fermeture de l'établissement, en 1962. Il épouse Émilienne Lefebvre, trois garçons naîtront de leur union : Claude, Gilles et Jean. Paul-Henri Vézina a été très actif dans la vie communautaire d'Oka. Son nom est indissociablement

11, rue Saint-Sulpice



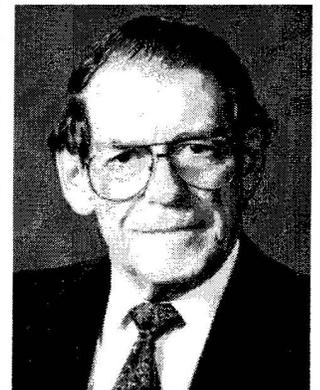
Cette élégante demeure a été la résidence de Claude Vézina, le fils de Paul-Henri.

Il y a élevé sa famille et l'a occupée jusqu'à son décès en 1995.

lié à celui de la Caisse populaire d'Oka (voir page suivante) et il a été, ainsi que son fils Claude, l'une des âmes dirigeantes du Cercle récréatif d'Oka (le CRO).

Claude Vézina

Né à Oka en 1926, Claude Vézina fait ses études classiques au Collège de Montréal et choisit alors de suivre la trace de son père en s'inscrivant à son tour à l'Institut agricole d'Oka. Il y décroche un baccalauréat en 1950 et une maîtrise en 1952 puis obtient un doctorat de l'université du Wisconsin en 1956. Il devient professeur de bactériologie à l'I.A.O., mais il quitte en 1960 pour diriger le nouveau département de microbiologie industrielle chez Ayerst. En 1983, il est nommé directeur scientifique à l'Institut Armand Frappier, poste qu'il occupe jusqu'à sa retraite en 1989. Il accepte alors le poste de directeur général de l'Institut Rosell à Montréal, puis, de 1991 à son décès en 1995, il est directeur des affaires scientifiques chez BioChem Pharma.



Paul-Henri Vézina et la Caisse populaire d'Oka

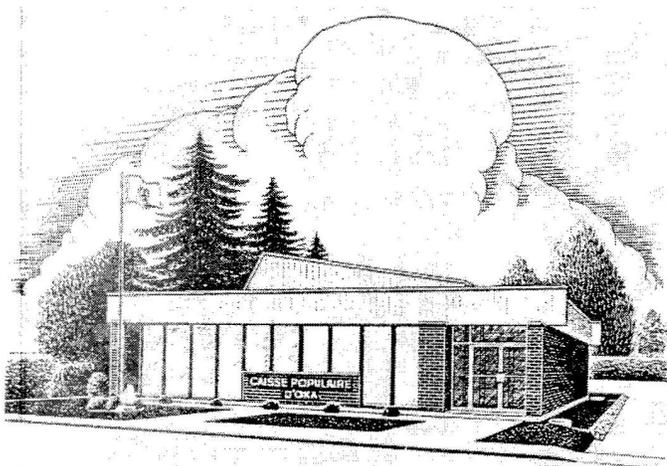
Marc Sévigny

« Mon père a toujours souhaité une meilleure distribution des richesses » dit son fils Gilles. C'est sans doute dans cet esprit que Paul-Henri Vézina s'implique activement, avec quelques autres professeurs agronomes, dans la fondation de la première Caisse populaire à Oka.

Il n'y a alors à Oka qu'un comptoir de la Banque provinciale du Canada et il est très difficile pour les agriculteurs d'y obtenir du crédit. « Autrefois, déclare Noël Pominville, c'était toute une cérémonie pour avoir un emprunt à la banque; il fallait que l'agriculteur mette tout son troupeau en garantie, quand ce n'était pas sa femme et ses enfants! »

Au début des années 40, la situation est en effet difficile pour les agriculteurs de la région d'Oka qui ont besoin de financement pour améliorer le rendement de leurs fermes. Aux réunions mensuelles de l'Union catholique des cultivateurs (UCC) on commence à étudier le fonctionnement d'une Caisse populaire avec l'aide de professeurs invités, dont Paul-Henri Vézina. Bientôt la décision est prise de fonder une Caisse locale.

Le 26 octobre 1942, la Caisse populaire est officiellement fondée. « Le premier compte a été dédié d'office au curé Nadeau, qui avait été l'instigateur du projet, rappelle M. Pominville, le deuxième est allé à Paul-Henri Vézina, qui a été le premier président de la Caisse. »



C'était au départ une organisation modeste et plusieurs n'y croyaient pas. La « banque des habitants », comme on l'appelait à l'époque par dérision, allait cependant s'imposer en répondant d'abord au besoin pressant des agriculteurs : le crédit.

Par son sens de l'organisation et son souci du travail bien fait, Paul-Henri Vézina devient l'âme dirigeante de la Caisse populaire, à laquelle il consacre de plus en plus de temps. « Il travaillait quelques soirs par semaine pour la Caisse, raconte son fils Jean. À l'époque, il n'y avait pas de ressources pour engager un gérant et mon père passait du rôle de président à celui de secrétaire-gérant selon les besoins du moment. »

Dans les années 60, Paul-Henri Vézina redouble d'ardeur... Avec Noël Pominville et son grand ami **Jean Perron**, également professeur et agronome, mais qui hélas n'en verra jamais l'achèvement, Paul-Henri Vézina travaille aux plans de construction du nouvel immeuble qui abritera dorénavant la Caisse populaire d'Oka. En 1967, les travaux sont amorcés, au moment même où l'actif de la Caisse frôle le million. Avec l'érection de cet immeuble, le rêve des premiers fondateurs et des pionniers de la coopération à Oka se concrétise : la Caisse est enfin « chez elle ».

Avec la venue d'une nouvelle génération d'administrateurs, Paul-Henri Vézina se retire peu à peu des activités de la Caisse populaire. Il n'en participe pas moins au projet d'expansion de la Caisse lorsqu'elle ouvre des succursales à Saint-Joseph-du-Lac et à Pointe-Calumet. Jusqu'en 1983, il assiste à toutes les assemblées annuelles.

À la fin des années 70, son fils Claude lui succède à la présidence de la Caisse populaire d'Oka. Il s'y est intéressé jusqu'à son décès en 1995.

« Nous sommes partis de loin, conclut Noël Pominville, mais toutes ces années, nous avons cru à l'idée de la coopération et de l'achat chez nous.¹ »

L'immeuble de la Caisse populaire d'Oka porte aujourd'hui fièrement le nom d'Édifice Vézina en l'honneur de son président-fondateur.

1. Tiré d'un texte superbe sur la vie de Paul-Henri Vézina paru dans Okami, vol. III, n° 3, septembre 1988

François Lévesque

96, rue l'Annonciation



Cette maison de bois très originale a été construite en 1912 par Aldéric Catafard.

Signalons le toit mansardé, l'entrée principale dans le mur de pignon (une rareté pour une maison à toit mansardé), la grande galerie courant sur trois côtés, les lucarnes et le petit balcon du deuxième surmontés d'un fronton triangulaire, les consoles alignées sous la corniche et le retour de corniche visible en façade... cette maison est réellement exceptionnelle.

*Longtemps louée, cette maison a été occupée par **Antoine Lamontagne** avant qu'il ne construise sa résidence du 19 rue Notre-Dame. En 1940, le docteur **François Lévesque**, médecin vétérinaire, professeur à l'école de médecine vétérinaire de l'Institut agricole d'Oka, en fait l'acquisition. Il l'occupera jusqu'en 1955.*

Le docteur **François Lévesque** est né en 1909 à Mont-Carmel dans le comté de Kamouraska. Il a fait ses études d'agronomie à la faculté d'agriculture de l'Université Laval, située à Sainte-Anne-de-la-Pocatière. Boursier du gouvernement provincial, il entreprend des études de médecine vétérinaire à l'université Cornell (N.Y.). Il obtient son doctorat en 1936 en se classant parmi les cinq premiers de sa classe. Il devient alors professeur à l'École de médecine vétérinaire de l'Institut agricole d'Oka où il se spécialise en obstétrique et chirurgie des grands animaux.

En 1938, il épouse Hermozilla Lauzon d'Oka. Quatre enfants naissent de cette union : Renée, Michel, Marie-Josée et Lyette.

En 1947, il s'établit en pratique privée à Oka. Il soigne petits et grands animaux et se rend chez les cultivateurs soigner, opérer, aider les vaches à vêler, recueillir l'urine des juments (pour en faire notamment du *Premarin*), etc. Cette même année, l'École de médecine vétérinaire déménage à Saint-Hyacinthe où le docteur Lévesque poursuit son enseignement tout en continuant de résider à Oka et d'y pratiquer.



François Lévesque en 1938

Très actif dans la vie communautaire d'Oka, il est l'un des fondateurs de la Caisse populaire d'Oka, dont le siège social a d'ailleurs été situé pendant deux ans [de 1942 à 1944] dans sa maison de la rue l'Annonciation. Il a aussi été président de la Commission scolaire d'Oka.

Les filles du docteur Lévesque...

Renée et Marie-Josée Lévesque

Nos parents se sont rencontrés à l'occasion d'une soirée dansante chez notre grand-oncle Charles Masson et sa femme Mary, la sœur de grand père Lauzon. Ces gens-là, qui vivaient sur la Ferme Masson, située tout près de l'Institut agricole d'Oka, organisaient des soirées chez eux qui rassemblaient les professeurs laïques et les étudiants de l'Institut, et des jeunes filles d'Oka. Les Masson avaient des filles, et la tante Mary aurait aimé que ses filles épousent des « professionnels », comme on disait dans ce temps-là. Sa nièce Hermozilla Lauzon faisait partie des invitées. Il paraît que quand papa l'a vue, ç'a été le coup de foudre... Tante Salomé, la sœur de maman, nous l'a souvent raconté : « Quand François a vu Boula, il a su tout de suite que c'était la sienne! » Ils se sont mariés en 1938, à l'église d'Oka.

Papa était parfaitement bilingue, mais il racontait qu'en 1932, il était parti pour Cornell sans parler un mot d'anglais. Pendant les quatre premiers mois de cours, il ne comprenait absolument rien et les étudiants en profitaient pour lui jouer des tours. Heureusement pour lui, ils étaient deux Canadiens français dans sa classe. L'autre, c'était **Joseph**

Dufresne, qui venait du Manitoba. Lui, il était bilingue, alors ils se sont tenus ensemble et ils sont toujours restés de grands amis.

Papa avait une pratique privée de médecine vétérinaire à Oka et dans la région. Il était très connu et on faisait appel à lui jusqu'en Ontario. L'hiver, il se rendait en carriole chez les gens, il traversait le lac sur la glace pour aller chez les cultivateurs de Como... Autrefois, la petite maison sur la rue des Pins, juste

derrière le 96 rue l'Annonciation, c'était la grange où logeait notre cheval [il y a eu Rex et Georges, le Canadien] et où papa remisait sa carriole et ses attelages. Le dimanche, après la grand-messe, les gens venaient à la maison voir le vétérinaire. Au sous-sol, il y avait une pièce, toujours fermée à clé, où étaient rangés les médicaments. Il y avait des grosses pilules... le plus impressionnant, c'était l'appareil qui servait à administrer la pilule : une sorte de grosse seringue avec un piston; papa mettait la pilule dedans, il allait la porter dans la gorge du cheval et il poussait sur le piston.

En 1946, papa a acheté une ferme sur le chemin d'Oka et pendant quelque temps on s'est servi de la maison comme chalet. On allait passer l'été là, et on revenait sur la rue l'Annonciation l'hiver. On déménageait nos meubles, même le piano de Renée et on passait l'été à la ferme. Papa confiait l'exploitation de la ferme à des fermiers. Armand Guindon, entre autres, y a vécu. Mais papa adorait les travaux de la ferme et y participait autant que possible. Il aidait aux foins. Il avait acheté une presse à foin, la première du village, et il allait faire les foins chez les cultivateurs des alentours. Il avait aussi une moissonneuse-batteuse...

L'accident

Au mois d'août 1948, papa avait acheté la ferme mais on n'y passait pas encore l'été parce que la maison n'était pas rénovée. Maman était malade, elle avait subi deux grosses opérations et elle était en convalescence. Papa avait décidé d'amener les trois plus jeunes, Marie-Josée, Michel et Lyette, à la ferme pour laisser maman se reposer. C'était un samedi. Ce jour-là, papa faisait l'essai de sa nouvelle moissonneuse-batteuse dans le champ en face de la maison, de l'autre côté de la route. Nous, les enfants, on ramassait des grenouilles. Il y avait une sorte de puits en ciment, on attrapait les grenouilles avec des petits bâtons, on traversait le Chemin d'Oka et on allait les porter dans une cuvette que Madame Guindon nous avait sortie pour y déposer nos grenouilles. On a fait ça pendant des heures. Au dernier voyage de grenouilles, Lyette s'est fait frapper par une auto. Papa était sur la moissonneuse et oncle Robert, le frère de maman, était sur le tracteur. Ils



Joseph Dufresne, médecin vétérinaire, également professeur à l'École de médecine vétérinaire d'Oka, a vécu au 53, rue Saint-Sulpice. Voir page 17.

ont vu arriver ça sous leurs yeux... elle s'est fait frapper là, devant nous tous... Ils ont sauté à terre en oubliant d'arrêter les moteurs, ils sont venus en courant, mais c'était trop tard, le mal était fait. Lyette avait quatre ans. Le conducteur de l'auto, distrait par la moissonneuse-batteuse qu'il voyait dans le champ – c'était rare – n'a pas vu Lyette, il a appliqué les freins à la dernière minute. Il ne roulait pas très vite, elle n'a pas été frappée fort, elle n'avait presque rien comme marque à l'endroit de l'impact, mais elle a revolé haut dans les airs et elle est retombée sur la chaussée... Michel a toujours raconté qu'il avait vu l'auto, qu'il avait crié : « Lyette, attention, y a une auto, traverse pas... » et que Lyette avait tourné la tête... mais l'auto arrivait par l'autre côté. Il y a eu des traces de pneus sur la route tout l'hiver... au printemps, on a retrouvé une petite sandale.

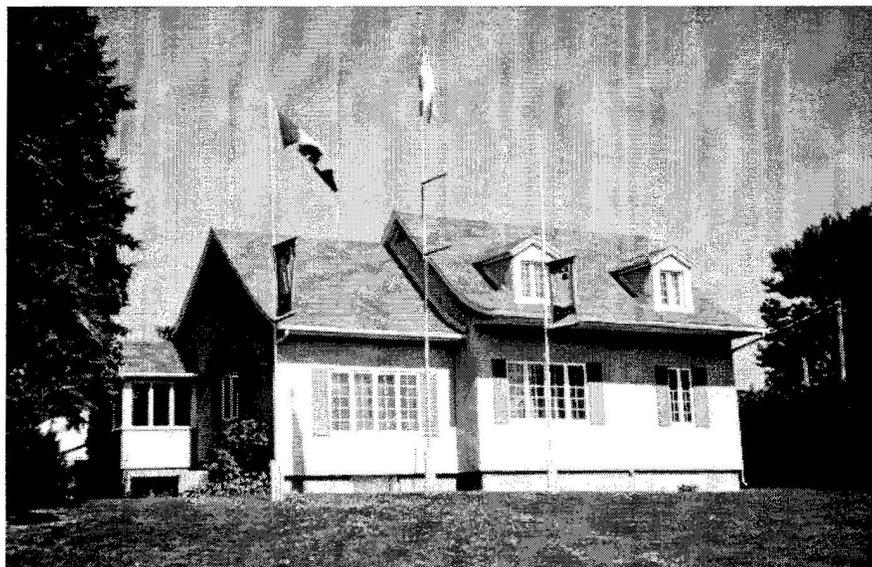
Elle a été conduite à l'hôpital Royal Victoria. Le docteur Guilbault est parti pour l'hôpital avec papa et oncle Robert. Papa était assis sur le siège arrière, il tenait Lyette dans ses bras, Marie-Josée était assise à côté de lui. En passant devant le 72 rue Notre-Dame, ils ont déposé Michel (7 ans) et Marie-Josée (5 ans) chez leurs grands-parents Lauzon. Lyette avait subi une commotion cérébrale grave, elle a été six semaines dans le coma. Tout le temps qu'elle a passé à l'hôpital, papa partait le matin, il passait voir Lyette à l'hôpital, il allait donner ses cours à Saint-Hyacinthe, en revenant, il arrêtait de nouveau voir Lyette, il revenait chercher maman, ils repartaient

ensemble pour l'hôpital et ils rentraient le soir. Un jour, maman, qui n'était pas trop bilingue, avait reçu un appel de l'hôpital. Elle sentait que c'était grave, mais elle n'avait pas bien compris. Elle pensait que Lyette était mourante. Elle avait téléphoné à papa : « Lyette va mourir... » Mais finalement, c'était l'inverse, ils avaient appelé pour dire que Lyette venait de sortir du coma.

Quand elle est sortie de l'hôpital, elle ne marchait pas, ne parlait pas, ne souriait pas. Elle était installée dans un lit de bébé au salon et elle restait couchée là, inerte, sans expression... Elle ne faisait absolument rien. Elle a vécu une sorte de nouvelle naissance, il a fallu qu'elle réapprenne à parler, à sourire, à rire. Un jour que papa et maman étaient allés à côté, chez nos locataires, chercher le loyer, Marie-Josée et Michel se sont mis à jouer à saute-mouton et tout à coup, Lyette a ri... On est partis tous les trois, on a laissé Lyette toute seule, on a couru chercher papa et maman pour dire que Lyette avait ri. Le premier Noël, on était rassemblés près de l'arbre de Noël et papa, qui avait acheté une grande poupée à Lyette, lui a dit : « Va chercher ta poupée! » Mais elle ne marchait pas, elle ne pouvait pas se lever... et là, on n'oubliera jamais ça : elle s'est couchée à terre, elle a roulé jusqu'à l'arbre et elle est allée chercher sa poupée.

Elle a récupéré mais seulement partiellement. Elle est restée paralysée du côté droit, une main toute recroquevillée, et elle a été très hypothéquée mentalement. Elle n'a pas vieilli, elle est restée une

2017, chemin d'Oka



*Cette maison, qui a longtemps été la Maison municipale de la Paroisse d'Oka, est un bâtiment entièrement rénové, situé sur l'ancienne Ferme Lévesque, du nom de **François Lévesque** qui en a fait l'acquisition en 1946.*

Il l'a d'abord utilisée comme chalet puis en a fait sa clinique vétérinaire après avoir vendu la maison de la rue l'Annonciation et construit celle du 2015 chemin d'Oka, tout à côté de celle-ci.

enfant. Les professeurs de l'Institut ont bien essayé de lui donner des cours privés pour qu'elle apprenne à lire. Elle a appris ses lettres, son alphabet, elle a maîtrisé les sons doubles, mais rendue à trois lettres, elle ne pouvait plus... l'apprentissage s'est arrêté là... Maman l'a gardée à la maison jusqu'à l'âge de 23 ans. Mais quand papa est mort, et comme Lyette avait des accès d'épilepsie, elle s'est résignée à la placer en institution. Elle s'y trouve encore aujourd'hui, à 58 ans.

Les médecins avaient dit que Lyette ne vivrait pas vingt ans, mais en fait c'est papa qui est mort dix-neuf ans après l'accident. D'une tumeur au cerveau... une maladie foudroyante. Il avait des maux de tête terribles, il ne savait pas ce qu'il avait. Il est allé voir un neurologue... quatre mois plus tard, c'était fini. C'était en 1967

Un train de vie princier

Dans sa jeunesse, maman avait travaillé chez l'éminent avocat Aimé Geoffrion, dans sa grande maison de Montréal. Monsieur Geoffrion avait une résidence d'été à Oka et c'est sans doute comme ça qu'elle l'avait connu. Elle avait été femme de chambre chez lui, et elle avait aussi été au service de la salle à manger. Elle portait un uniforme, avec une petite coiffe. Elle gardait un bon souvenir de ce travail qui avait été pour elle une initiation aux usages du grand monde. Avant de se marier, elle a fait broder son trousseau à ses initiales - HL - par Bibiane Laberge. Elle qui était la fille d'un menuisier-boucher, elle était très fière d'être mariée à un médecin vétérinaire qui lui donnait un train de vie princier. Le soir, on mangeait dans la salle à manger. Maman sonnait et disait : « Servez » puis « Desservez » et c'était : « Est-ce que mademoiselle Josée a terminé? » On avait des bonnes à la maison... Nancy Tiwasha, par exemple, qui servait à la salle à manger et qui portait un châte sur sa tête comme le faisaient les Amérindiennes autrefois, et notre tante Salomé, la sœur de Maman, qu'on appelait tante Mémé, et qui s'occupait uniquement des enfants. Il y avait une chambre de bonne en haut...

On n'a pas été élevées comme le commun des mortels. Il y avait des gens à qui on n'avait pas le droit de parler. Aujourd'hui [c'est Marie-Josée qui raconte], je vis avec un gars à qui j'ai parlé pour la première fois il y a quinze ans, même si on a tous les deux grandi à Oka. Il dit encore : « Les filles du docteur Lévesque, c'était du sang royal... du sang bleu... fallait pas parler à ça... » Quand j'avais 35-36 ans, j'ai rencontré une fille d'Oka dans une soirée Tupperware. C'était une de ces filles à laquelle je n'avais jamais eu le droit de parler dans l'enfance, pourtant je passais devant chez elle tous les jours en revenant de l'école. Ce soir-là, on a tellement ri et elle m'a dit : « Mon Dieu, Marie-Josée, t'es pas snob! »

Il faut dire que c'est surtout maman qui accordait de l'importance à ces choses-là. Papa était un homme simple, très cultivé et instruit, mais simple. Il était aussi à l'aise et sur la même longueur d'ondes avec un directeur de faculté qu'avec le cultivateur chez qui il allait vèler une vache. Et quand il allait prendre une bière à l'Hôtel – et Dieu sait qu'il l'a fait – il était *chum* avec tout le monde...¹

1. Tiré d'une entrevue donnée par Renée et Marie-Josée Lévesque à la Société d'histoire d'Oka le 9 octobre 2003.



François Lévesque (à droite) avec un « patient »



Rappel historique

L'Institut agricole d'Oka

L'Institut agricole d'Oka a été fondé en 1893 par les moines cisterciens de l'Abbaye Notre-Dame du Lac, les moines agriculteurs de la Trappe d'Oka.

Originaires de France, les cisterciens avaient été chassés de leur monastère angevin de Bellefontaine par une vague de persécution anticléricale, et invités à s'établir au Canada par un sulpicien, M. Victor Rousselot, lui-même originaire du comté d'Anjou et ancien curé de Notre-Dame à Montréal.

Le journal montréalais *La Minerve* tenait ces propos prémonitoires, dans un article annonçant l'arrivée prochaine des moines au Canada : « ...*Les établissements des Trappistes en France sont de véritables fermes modèles où toutes les ressources du sol sont utilisées avec une perfection merveilleuse. Qui empêcherait ici ces religieux de prendre des élèves auxquels ils enseigneraient la science agricole? Plus tard, l'État lui-même trouverait son profit à leur confier le soin d'un enseignement régulier...* »

L'Institut agricole d'Oka a été un lieu de haut savoir et de grande effervescence scientifique dont le rayonnement s'est fait sentir dans tout le Québec.

« C'est le 11 avril 1881, quatre jours après avoir mis pied à terre à New York, que Dom Jean-Marie Chouteau, abbé de Bellefontaine, accompagné du père Jean-Baptiste Gaudin, ont pu entrevoir, sous une neige qui tombait à gros flocons, leur futur domaine d'Oka. Eux qui venaient de quitter la douceur du soleil printanier [...] durent éprouver un vif sentiment de dépaysement devant ces terres vallonnées et encore toutes boisées qu'ils allaient devoir défricher... une fois la neige disparue. [...] »

En 1893, année de fondation de l'École d'agriculture, logée d'abord dans le vieux moulin, l'inventaire de la ferme des moines révélait que 248 acres étaient en culture, 258 en bois et 464 en préparation. En 1897, la pépinière, sous la direction de M. Gabriel Reynaud, abritait 150 000 arbrisseaux et les vergers comptaient déjà plus de 2 500 arbres fruitiers.¹ »

En 1908, l'École d'agriculture devient l'Institut agricole d'Oka après s'être affiliée à l'Université Laval à Montréal, ce qui lui donne le pouvoir d'octroyer des diplômes universitaires. L'Institut offre alors un cours scientifique de 4 ans pour former les théoriciens, un cours de deux ans pour la formation des praticiens, un cours abrégé d'hiver pour la formation permanente, et un cours d'été offert aux instituteurs et inspecteurs d'écoles primaires. Il y a aussi un cours par correspondance publié dans *La Presse* et la *Terre de chez-nous*.

Vers 1916, l'Institut agricole d'Oka commence à recruter son personnel enseignant chez ses propres diplômés. Les premiers agronomes-professeurs – **Firmin Létourneau**, **Charles-Arthur Fontaine** et **Antoine Lamontagne** – s'installent au village. Ainsi s'amorce pour Oka « le temps des professeurs ».

En 1928, l'École de médecine vétérinaire de la province de Québec, créée par la fusion des quatre écoles vétérinaires du Québec, vient s'installer à Oka. Ainsi coexistent l'agronomie et la médecine vétérinaire à l'Institut agricole d'Oka jusqu'en 1947, année où cette dernière discipline déménage à Saint-Hyacinthe.

L'Institut agricole d'Oka a été, jusqu'à sa fermeture en 1962, un lieu de haut savoir et de grande effervescence scientifique. Dans un Québec avant tout agricole, il a formé des agriculteurs éclairés et intelligents, des agronomes et des professeurs compétents. Il a favorisé la recherche méthodique et son rayonnement s'est fait sentir non seulement dans la région immédiate, mais dans tout le Québec, voire l'Amérique du Nord. Nous lui devons notamment l'apparition des vergers dans toute la région des Deux-Montagnes, l'amélioration considérable du cheptel laitier du Québec grâce à la Société de Production animale du comté des Deux-Montagnes, la mise au point par croisements du melon d'Oka et de la poule Chanteclerc, et l'implantation du yogourt en Amérique du Nord par l'intermédiaire de l'Institut Rosell, fondé par trois de ses professeurs. L'Institut possédait une très riche bibliothèque de plus de 100 000 volumes, un herbier de 70 000 spécimens et une collection d'insectes tout aussi importante.

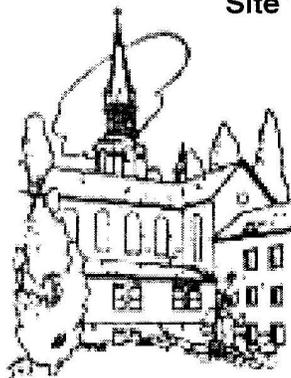
Sa fermeture brutale s'inscrit dans la grande mouvance de la Révolution tranquille...

1. Gilles Boileau, « La contribution des Cisterciens d'Oka à la société québécoise » dans *Histoire-Québec*, vol. 1, n° 2, décembre 1995



Merci à nos commanditaires

Site Web : www.abbayeoka.com



Le Magasin
de l'Abbaye
(La trappe d'Oka)

Tél. : (450) 479-6170
1-866-479-6170

1500, chemin d'Oka, Oka Qc J0N 1E0

PIERRE BELISLE
PHARMACIEN



135, rue Notre-Dame, Oka, Québec, J0N 1M0

Tél. : (450) 479-8448
Fax : (450) 479-6166

Membre affilié
au réseau



**Parc national
d'Oka**

2020, chemin d'Oka
Oka (Québec) J0N 1E0

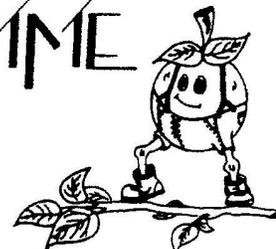
Tél. : (450) 479-8365
Télec. : (450) 479-6250

Internet : [htt://www.sepaq.com](http://www.sepaq.com)
Courriel : parc.oka@sepaq.com



JUDE-POMME

Jude B. Lavigne
223, rang Sainte-sophie,
Oka (Québec) J0N 1E0



Pommes – Poires – Prunes

Tél. : (450) 479-6080 – Fax : (450) 479-8212 – www.judepomme.com



La députée
Denise Beaudoin

« La *Société d'histoire d'Oka* joue un rôle important dans la mémoire
de notre collectivité.

Elle remplit auprès de nous une mission de sensibilisation
et d'information sur notre passé
tout en permettant de mieux éclairer le présent.

Je souhaite que la *Société d'histoire d'Oka* et ses membres
poursuivent encore longtemps leurs activités. »



Manoir Belle-Rivière ■ 8106, rue Belle-Rivière ■ Sainte-Scholastique ■ (Québec) ■ (450) 258-1014



Merci à nos commanditaires



La Caisse populaire d'Oka

Édifice Vézina
100, rue Notre-Dame
Oka (Québec) J0N 1E0

*Pour la gestion de votre patrimoine,
nous vous offrons les services
d'un planificateur financier.*

**Rencontrez M. Martin Houde, pl. fin.,
Tél. : (450) 472-5200 – poste 440**

Planificateur financier et représentant en épargne collective pour le compte de
Les Services d'investissement Fiducie Desjardins inc. cabinet de services financiers

CARREFOUR DU BRICOLEUR D'OKA LTÉE

265, rue Saint-Michel
Oka (Québec) J0N 1E0
Tél. : (450) 479-8441
Fax : (450) 479-8482



LE CENTRE DE LA RÉNOVATION



RICHARD R. FAUCHER, ING.
Président

2000 Peel, suite 560, Montréal, Québec, Canada H3A 2W5
Tél.: (514) 288-8506 Télécopieur: (514) 843-4809
Cell: (514) 591-5670 courriel: rfaucher@niocan.com



GARAGE DENIS DURAND ENR.

43, St-Dominique
Oka (Québec) J0N 1E0
Tél.: (450) 479-8825

DENIS DURAND
Propriétaire

LA PLACE POUR VOTRE VÉHICULE

Bur.: (450) 479-6588
Fax: (450) 479-6740

ANTHONY SPINO
CELL: (514) 968-8890

Spino Plomberie inc.

Chauffage • Radiant • Gaz Naturel • Propane
Pompes • Traitement d'Eau



17 rue de la Pinede, Oka, QC J0N 1E0

**Espace
à louer**



Husereau & Frère 2000 S.E.N.C.

Luc et Mariette Husereau

211, rang Sainte-Sophie
Oka (Québec) J0N 1E0
Tél. : (450) 479-8762
Fax : (450) 479-1199
E-Mail : lucoka@sympatico.ca





Texte au bas des armoiries :

Coupé, au chef d'azur, une montagne d'or chargée de trois chapelles d'argent avec leurs croix de même.

Au point d'Honneur, un doré or posé En tasce dans un lac d'azur

En Mi-partie, à dextre d'argent et à senestre De gueule, sur le tout, un livre d'or ouvert, Séparé par signet, avec les inscriptions : « Pro-Memoria » et « perio-Libro » André de Pagès

Buts et objectifs de la Société

Grouper toutes les personnes qui s'intéressent à l'histoire d'Oka et sont désireuses de participer à des rencontres, études, recherches ou autres activités permettant de mieux connaître l'histoire d'Oka.

Soutenir l'intérêt de la population locale pour les événements et faits historiques qui ont marqué la naissance et le développement de la région.

Veiller à la conservation et à la mise en valeur des sites, monuments, documents et autres objets à caractère historique.

Publier et diffuser ou susciter la publication et la diffusion de tout article, périodique, bulletin, brochure, revue, volume ou autres écrits relatant des faits et situations du passé ayant trait à la vie et aux mœurs de la population.

Favoriser la recherche et les visites éducatives sur l'histoire régionale en fournissant, dans la mesure du possible, aux différentes institutions, l'information et les documents de référence nécessaires.

Encourager l'utilisation du contexte historique régional d'Oka à des fins culturelles et touristiques.

Promouvoir la protection du patrimoine et effectuer des recherches sur la généalogie et l'histoire.

Dépositaires à Oka

LE MAGASIN DE L'ABBAYE
 SUPERMARCHÉ MÉTRO
 LE CARREFOUR DU BRICOLEUR D'OKA
 DÉPANNEUR À L'ENTRÉE DU VILLAGE
 CENTRE D'ARCHIVES DE LA SOCIÉTÉ D'HISTOIRE D'OKA

1500, chemin Oka
 31, rue Notre-Dame
 265, rue Saint-Michel
 11, rue Notre-Dame
 183, rue des Anges

Bulletin d'adhésion

DATE _____

Voici ma cotisation pour un an : Membre 20 \$ Membre de soutien -- 50 \$ ou plus
 Couple 30 \$ Montant inclus \$

Ci-joint mon chèque pour un an : SOCIÉTÉ D'HISTOIRE D'OKA
 183, RUE DES ANGES OKA QC J0N 1E0

Nom : _____
 Adresse : _____ Ville : _____
 Province : _____ Code postal : _____ N° de téléphone : (____) _____

La cotisation vaut pour l'année au cours de laquelle elle est payée et donne droit aux OKAMI précédents, s'il y a lieu. Cependant, une cotisation versée après le 1^{er} novembre s'applique à l'année suivante. Le numéro de membre figure en haut à gauche dans l'étiquette d'adresse.

64, rue Saint-Jean-Baptiste

Cette coquette maison
a été construite en 1946
par **Jean Perron**.

Né à Montréal en 1908,
il fait ses études d'agronomie
à l'I.A.O. (promotion 1932) et
devient aussitôt professeur
d'élevage et de charcuterie. Il a
épousé Rachel Charest d'Oka.



Jean Perron

« Je me rappelle quand ils sont arrivés, tous ces professeurs-là,
ils sont entrés dans le chœur de chant, avec le curé Nadeau.

Ma mère allait à la messe, elle en revenait pas...
d'habitude dans les petits villages, la chorale, ça chante faux, ça crie ...
mais les professeurs eux autres, ils connaissaient le latin,
ils connaissaient la musique... la première messe de minuit qu'ils ont chantée...
ma mère et ses amies sont allées, l'église était pleine...

J'avais une tante qui vivait à Sainte-Dorothée... l'année suivante, ma mère lui a dit :

« Tu devrais venir à Oka, on a une belle messe de minuit... »

Elle venue pendant cinq, six ans ... Ils étaient tous là ... Gustave Toupin,

Jean Perron – il avait une belle voix, lui –

Adhémar Graton en arrière avec sa grosse voix de bull... »

Ubald Lacroix



Société canadienne des postes
Envoi de publications canadiennes
Contrat de vente n° 0182842
Port payé à Oka Qc J0N 1E0

EXPÉDITEUR :
SOCIÉTÉ D'HISTOIRE D'OKA
183, RUE DES ANGES
OKA QC J0N 1E0